



Robert Van Gulik
Le singe
et le tigre

Le Matin du Singe

INÉDIT
grands détectives

10
18

ROBERT VAN GULIK

LE JUGE TI

Le Singe et le Tigre

1^{ère} partie

Traduit de l'anglais par Anne Krief



10/18

*Dédié à la mémoire de mon excellent ami le gibbon Bubu,
mort à Port Dickson, Malaisie, le 12 juin 1962.*

Le Matin du Singe

Les Personnages

Rappelons qu'en chinois le nom de famille (imprimé ici en majuscules) précède toujours le nom personnel.

TI Jen-tsie, *magistrat de Han-yuan, en 666.*

TAO Gan, *l'un de ses lieutenants.*

WANG, *un apothicaire.*

LENG, *un prêteur sur gages.*

SENG Kiou, *un vagabond.*

Mademoiselle SENG, *sa sœur.*

TCHANG, *un autre vagabond.*

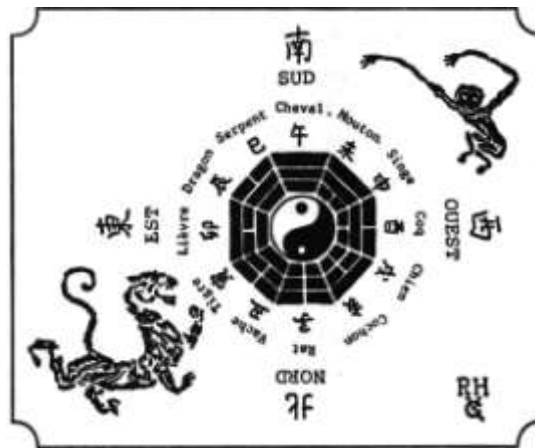
SUR LA CARTE du zodiaque chinois, où le sud est toujours placé en haut, le singe et le tigre sont représentés à leur place exacte, tandis que les autres animaux sont simplement symbolisés par un idéogramme. Le cycle complet, les « Douze troncs célestes », est constitué :

1. du Rat (le Bélier),
2. de la Vache (le Taureau),
3. du Tigre (les Gémeaux),
4. du Lièvre (le Cancer),
5. du Dragon (le Lion),
6. du Serpent (la Vierge),
7. du Cheval (la Balance),
8. du Mouton (le Scorpion),
9. du Singe (le Sagittaire),
10. du Coq (le Capricorne),
11. du Chien (le Verseau),
12. du Cochon (les Poissons).

Ce cycle correspond également aux vingt-quatre heures d'une journée : le Rat couvre la portion de 11 h à 13 h, la Vache de 13 h à 15 h, et ainsi de suite. Il existe une autre suite cyclique, non représentée ici, les « Dix branches terrestres », correspondant aux cinq éléments et aux cinq planètes ; à savoir :

- I. *chia*,
- II. *yi* (le bois et Jupiter),
- III. *ping*,
- IV. *ting* (le feu et Mars),
- V. *mou*,
- VI. *chi* (la terre et Saturne),
- VII *keng*,
- VIII. *hsin* (le métal et Vénus),
- IX. *jen*,
- X. *kouei* (l'eau et Mercure).

Les douze « troncs » combinés avec les dix « branches » forment un cycle sexagésimal : I-1, II-2, III-3, IV-4, V-5, VI-6, VII-7, VIII-8, IX-9, X-10, I-11, II-12, III-1, IV-2, et ainsi de suite jusqu'à X-12. Ce cycle de soixante doubles signes est la base de la chronologie chinoise. Six cycles correspondent aux 360 jours de l'année (tropicale) et aux douze mois lunaires, ainsi qu'aux années elles-mêmes, par suites répétées de soixante. L'année 1900 était l'année du Rat : VII-1. Le cycle commencé en 1924 avec l'année du Rat 1-1 a pris fin en 1984. L'octogone placé au centre du zodiaque est expliqué dans la postface.



CARTE DU ZODIAQUE CHINOIS

LE JUGE TI savourait la fraîcheur de ce matin d'été sur la terrasse bâtie à l'arrière de sa résidence officielle. Il venait de terminer son petit déjeuner, à l'intérieur, en compagnie de sa famille, et buvait à présent son thé, seul, ainsi qu'il en avait pris l'habitude depuis un an qu'il était en poste dans le district de Han-yuan¹. Il avait approché sa chaise en rotin de la balustrade de marbre ouvragé. Tout en caressant lentement sa longue barbe noire, il contemplait avec un visible bonheur les grands arbres et la végétation touffue de la montagne, qui formaient devant la terrasse un mur protecteur de fraîche verdure. L'incessant piaillage des oiseaux, le murmure lointain de la cascade... Quel dommage, pensa-t-il, que ces moments de détente et de quiétude soient si courts. Il allait devoir se rendre au greffe pour y prendre connaissance du courrier administratif.

On entendit soudain un bruissement de feuilles et de branches cassées. Deux silhouettes noires et velues surgirent du haut des arbres, passant d'une branche à l'autre en se balançant au bout de leurs longs bras fuselés, faisant tomber une pluie de feuilles sur leur passage. Souriant, le juge Ti suivit du regard les évolutions des gibbons. Il ne se lassait jamais d'admirer leur grâce et leur souplesse. Aussi farouches fussent-ils, les gibbons de la montagne s'étaient habitués à la présence de ce personnage solitaire, assis là tous les matins. Parfois, l'un d'eux s'arrêtait un bref instant et attrapait au vol la banane que lui jetait le juge Ti.

Un nouveau bruissement, un autre gibbon. Il se déplaçait lentement, s'aidant d'un seul bras et de son pied prenant. Il tenait un petit objet dans la main gauche. Le gibbon s'arrêta devant la terrasse et, perché sur une branche basse, regarda le juge Ti d'un air curieux, posant sur lui des yeux bruns et ronds. Le magistrat distinguait à présent ce que l'animal cachait dans

¹ C'est dans ce district que le juge Ti démêla l'affaire de Meurtre sur un bateau-de-fleurs.

sa main : une bague en or, ornée d'une grosse pierre verte chatoyante. Il savait que les gibbons adoraient voler les objets de petite taille qui leur plaisaient ; leur intérêt d'ailleurs était de courte durée, surtout s'ils s'apercevaient qu'il ne s'agissait de rien de comestible. Si le juge ne parvenait pas à lui faire lâcher la bague immédiatement, le singe la jetterait n'importe où dans la forêt, et son propriétaire ne la reverrait jamais.



LE JUGE TI VIT QUE LE GIBBON L'OBSERVAIT

N'ayant pas de fruit à portée de la main pour détourner l'attention du gibbon, le juge s'empressa de sortir de sa manche une petite boîte qu'il renversa sur la table à thé. Puis il en examina et renifla chaque objet. Il vit du coin de l'œil que le gibbon l'observait attentivement. Tout à coup, il laissa tomber la bague, s'élança vers la branche la plus basse et s'y suspendit, suivant tous les gestes du juge Ti avec la plus grande curiosité. Le magistrat remarqua que quelques brins de paille parsemaient la fourrure noire du gibbon. Il ne pouvait retenir plus longtemps l'attention du capricieux animal. Après l'avoir gratifié d'un amical « wak, wak ! », le grand singe s'élança vers la cime de l'arbre et disparut dans le feuillage.

Le juge Ti enjamba la balustrade et fit quelques pas sur les rochers moussus, au pied de la montagne. Il ne tarda pas à apercevoir la bague chatoyante. Il la ramassa et regagna la terrasse. Il s'agissait apparemment d'une bague d'homme, formée de deux dragons entrelacés en or massif ; quant à l'émeraude, elle était étonnamment grosse et d'excellente qualité. Le propriétaire de ce précieux bijou ancien allait être heureux de rentrer en sa possession. Alors qu'il s'apprêtait à glisser la bague dans sa manche, son regard fut attiré par des taches brunes. Fronçant ses épais sourcils, il examina l'objet de plus près : les traces ressemblaient fort à du sang séché.

Le juge se retourna et frappa dans ses mains. Le vieil intendant de la maison apparut en traînant les pieds.

Y a-t-il des maisons dans la montagne ? demanda le juge.

— Non, Votre Excellence, il n'y en a aucune. La pente est beaucoup trop raide et entièrement recouverte par la forêt. Il y a toutefois quelques maisons de campagne sur la crête.

— En effet, je me rappelle les avoir vues. Saurais-tu par hasard qui y habite ?

— Eh bien, Excellence, il y a Leng, le prêteur sur gages. Et l'apothicaire Wang, également.

— Leng, ce nom ne me dit rien. Et Wang, as-tu dit ? Tu veux peut-être parler du propriétaire de la grande pharmacie de la place du marché, en face du temple de Confucius ? Un petit homme vif, à l'air perpétuellement soucieux ?

— Oui, c'est cela, Excellence. Il a de bonnes raisons pour avoir l'air soucieux. J'ai entendu dire que son commerce ne marchait pas très bien cette année. En outre, son fils unique est un débile mental. Il va avoir vingt ans et ne sait toujours ni lire ni écrire. Je me demande ce qu'un garçon pareil peut devenir...

Le juge Ti hocha la tête d'un air absent. Les maisons de campagne sur la crête étaient à écarter, car les gibbons sont trop farouches pour s'aventurer dans une zone habitée. L'animal aurait évidemment pu ramasser la bague dans un coin retiré de l'un des grands jardins, là-haut. Mais il l'aurait jetée bien avant d'avoir traversé la forêt et d'être parvenu au pied de la montagne. Le gibbon avait dû trouver la bague beaucoup plus bas.

Le juge Ti renvoya l'intendant et réexamina la bague. Le chatolement de l'émeraude semblait avoir soudain perdu toute intensité ; on eût dit un œil sombre qui le fixait lugubrement. Contrarié par sa déconvenue, le juge fit disparaître la bague dans sa manche. Il ferait placarder un avis décrivant le bijou avec précision ; ainsi le propriétaire se présenterait au tribunal et l'affaire serait réglée. Le juge rentra et traversa la résidence jusqu'à son jardin personnel, et de là gagna la grande cour centrale du yamen.

Il y faisait bon, car les bâtiments qui entouraient la cour la protégeaient du soleil matinal. Le chef des sbires était occupé à inspecter l'équipement de ses hommes, en rang au milieu de la cour. Tous se mirent au garde-à-vous en voyant approcher le magistrat. Le juge Ti s'apprêtait à les dépasser pour se diriger droit vers le tribunal quand il se ravisa soudain et s'arrêta.

— Sais-tu s'il existe un endroit habité, dans la montagne, derrière le yamen ? demanda-t-il au chef des sbires.

— Non, Votre Honneur, il n'y a pas de maison, que je sache. Mais à mi-pente, il y a une hutte, une petite cabane en rondins qui servait autrefois à un bûcheron. Il n'y vient plus personne depuis longtemps.

Puis il ajouta d'un ton important :

— Les vagabonds y passent souvent la nuit, Excellence. C'est pourquoi je m'y rends régulièrement, pour m'assurer que tout va bien.

Cela pourrait convenir, une cabane isolée...

— Qu'entends-tu par régulièrement ? demanda brusquement le juge.

— Eh bien, je veux dire... toutes les cinq ou six semaines, Excellence. Je...

— N'appelle pas ça régulièrement ! coupa sèchement le magistrat. J'exige que tu...

Le juge laissa sa phrase en suspens. Il s'égarait. Une impression vague et désagréable ne devait pas suffire à lui faire perdre patience. Sa bonne humeur avait probablement été entamée par les mets épicés qu'il avait le plus grand mal à digérer. Il avait tort de manger de la viande avec le riz du matin...

— À combien d'ici se trouve cette cabane ? s'enquit-il auprès du chef des sbires d'un ton beaucoup plus amène.

— À un quart d'heure de marche, Excellence, en passant par l'étroit sentier qui monte dans la montagne.

— Parfait. Appelle Tao Gan !

Le chef des sbires courut au tribunal et revint accompagné d'un individu maigre, d'un certain âge, vêtu d'une longue robe de coton bleu passé, la tête couverte d'un haut bonnet carré de gaze noire. Il avait un visage long et mélancolique, à la moustache tombante et à la mince barbiche, une verrue ornée de trois longs poils sur la joue gauche. Après que Tao Gan lui eut souhaité le bonjour, le juge Ti conduisit son lieutenant vers un coin de la cour, où il lui montra la bague et lui expliqua comment il l'avait trouvée.

— Tu vois ce sang séché ? Le propriétaire s'est probablement coupé à la main en se promenant dans la forêt. Il a ôté la bague avant de laver sa blessure dans le ruisseau et le gibbon la lui a dérobée. Dans la mesure où il s'agit d'un objet précieux et qu'il nous reste encore une heure avant l'ouverture de l'audience du matin, nous allons faire un tour par là-haut. Le propriétaire de la bague est peut-être encore en train d'errer à sa recherche. Y avait-il des lettres importantes au courrier de ce matin ?

Le visage long et pâle de Tao Gan s'affaissa brutalement.

— Il y avait un mot du sergent Hong, Excellence, en provenance de Tchiang-peï. Il vous annonce que Ma Jong et Tsiao Taï n'ont encore rien découvert.

Le juge Ti fronça les sourcils. Le sergent Hong et ses deux autres lieutenants étaient partis deux jours plus tôt pour le district voisin de Tchiang-peï afin de prêter main-forte au collègue du juge Ti, aux prises avec une affaire compliquée dont les ramifications s'étendaient jusqu'à son propre district.

— Bon, soupira le juge, allons-y. Une marche rapide nous fera du bien !

Le magistrat fit signe au chef des sbires et lui ordonna de les accompagner avec deux de ses hommes.

Ils quittèrent l'enceinte du tribunal par la porte de derrière. Après avoir suivi quelque temps la route étroite et boueuse, le chef des sbires prit le sentier qui s'enfonçait dans la forêt.

La pente était raide, malgré les nombreux lacets. Ils ne rencontrèrent personne en chemin, et seul le gazouillis des oiseaux perchés dans les arbres troublait le silence. Au bout d'un quart d'heure environ, le chef des sbires s'arrêta et désigna un bosquet de grands arbres, un peu plus haut.

— La voilà, Excellence ! s'exclama-t-il.

Ils ne tardèrent pas à se retrouver dans une clairière entourée de vieux chênes. Une petite hutte au toit de chaume moussu apparut devant eux. La porte était fermée, comme les volets de l'unique fenêtre. Un billot taillé dans un vieux tronc d'arbre était dressé devant la cabane, à côté d'un tas de paille. Un silence de mort régnait alentour ; l'endroit semblait tout à fait abandonné.

Le juge Ti se fraya un chemin dans l'herbe haute et mouillée, puis il ouvrit la porte. Dans la pénombre, il distingua une table en sapin et deux tabourets, ainsi qu'un simple lit de planches contre le mur du fond. Sur le sol, devant la couche, gisait un homme, en veste et pantalon bleu délavé, la mâchoire pendante et les yeux grands ouverts.

Le juge fit prestement demi-tour et ordonna au chef des sbires d'ouvrir les volets. Puis, imité par Tao Gan, il s'accroupit auprès du corps. Il s'agissait d'un homme assez âgé, mince et plutôt grand. Il avait un visage large, aux traits réguliers, orné d'une moustache grise et d'une barbiche courte et bien taillée. Ses cheveux gris ne formaient plus qu'une masse compacte de sang séché. Son bras droit était replié sur sa poitrine, le gauche étendu le long du corps. Le juge Ti essaya en vain de lui soulever le bras, il était complètement raide.

— La mort remonte probablement à hier soir, marmonna-t-il.

— Qu'a-t-il à la main gauche, Excellence ? s'étonna Tao Gan.

Quatre doigts avaient été tranchés au niveau de la dernière phalange, réduits à l'état de moignons sanguinolents. Seul le pouce était intact.

Le juge examina attentivement la main mutilée, tannée par le soleil.

— Tu vois cette étroite bande de peau blanche autour de l'index, Tao Gan ? Son contour irrégulier correspond à

l'entrelacs des dragons de la bague à l'émeraude. Voilà le propriétaire, il a été assassiné. Que tes hommes sortent le corps ! ordonna-t-il au chef des sbires en se relevant.

Tandis que les deux sbires emportaient le cadavre, le juge Ti et Tao Gan fouillèrent rapidement la cabane. Le sol, la table et les deux tabourets étaient recouverts d'une épaisse couche de poussière, mais le lit avait été soigneusement épousseté. Ils ne découvrirent pas la moindre tache de sang. Désignant les nombreuses traces de pas dans la poussière, Tao Gan remarqua :

— Apparemment, il y avait beaucoup de monde ici, hier soir. On dirait que cette empreinte-là est celle d'une chaussure de femme, petite et pointue. Et celle-là d'une chaussure d'homme, un très grand pied, ma foi !

Le juge Ti hocha la tête tout en scrutant le sol.

— Je ne vois aucune trace indiquant que le corps ait été traîné par terre ; donc il a dû être porté jusqu'à la cabane. Ils ont nettoyé le lit, mais, au lieu d'y allonger le corps, ils l'ont déposé sur le sol ! Étrange... Bon, examinons ce cadavre de plus près.

Dehors, le juge Ti montra le tas de paille en ajoutant :

— Tout se tient, Tao Gan. J'ai remarqué quelques brins de paille dans la fourrure du gibbon. Lorsque le corps a été transporté dans la hutte, la bague a glissé du moignon de l'index gauche et est tombée dans la paille. En passant par-là, ce matin à l'aube, le gibbon a eu l'œil attiré par cet objet brillant et l'a ramassé. Il nous a fallu un quart d'heure pour arriver ici par le sentier, mais à vol d'oiseau il n'y a pas loin d'ici au pied de la montagne, derrière la résidence. Le gibbon n'a mis que très peu de temps pour descendre d'arbre en arbre.

Tao Gan s'avança pour examiner le billot.

— Il n'y a aucune trace de sang là-dessus, Excellence. Quant aux quatre doigts tranchés, ils ne sont nulle part.

— L'homme a certainement été mutilé et tué ailleurs, remarqua le juge. Ce n'est qu'ensuite que son cadavre a été transporté ici.

— Dans ce cas, le meurtrier doit être plutôt costaud, Excellence. Ce n'est pas rien de monter un cadavre jusqu'ici. À moins qu'il n'ait eu de l'aide, naturellement.

— Fouille-le !

Comme Tao Gan commençait à fouiller les vêtements du mort, le juge Ti examina attentivement son crâne. On avait dû l'assommer par-derrière, songea-t-il, avec un objet plutôt petit, mais lourd, probablement un marteau en fer. Puis il étudia la main droite, indemne. La paume et l'intérieur des doigts étaient calleux, mais les ongles étaient longs et soignés.

— Il n'y a absolument rien, Excellence ! s'exclama Tao Gan en se redressant. Pas même un mouchoir ! Le meurtrier a dû enlever tout ce qui aurait pu permettre l'identification de sa victime.

— Nous avons la bague, en tout cas, remarqua le juge. Il avait certainement l'intention de l'emporter également. Voyant qu'elle avait disparu, l'assassin a dû penser qu'elle était tombée en chemin, et c'est en vain qu'il l'a cherchée à la lueur de sa lanterne.

Le juge se tourna vers le chef des sbires qui mâchonnait un cure-dent avec un air de profond ennui et lui demanda sèchement :

— Tu as déjà vu cet homme ?

— Non, Votre Honneur, jamais ! répondit-il en se mettant au garde-à-vous.

Après avoir interrogé du regard ses deux hommes qui secouèrent la tête négativement, il ajouta :

— Ce doit être un vagabond venu du Nord, Excellence.

— Demande à tes hommes de fabriquer un brancard avec deux grosses branches et d'emporter le corps au tribunal. Fais défiler devant les employés et tout le personnel pour savoir si par hasard quelqu'un le connaissait. Après avoir prévenu le contrôleur des décès, tu te rendras à l'officine de monsieur Wang, sur la place du marché, et tu lui demanderas de venir me voir dans mon cabinet.

En chemin, Tao Gan s'enquit avec curiosité :

— Croyez-vous que l'apothicaire puisse nous éclairer sur cette affaire, Votre Excellence ?

— Oh non ! Mais je viens de penser que le cadavre a aussi bien pu être descendu de la montagne. C'est pourquoi je désire demander à monsieur Wang s'il n'y a pas eu là-haut hier soir de

bagarre ou un incident quelconque entre les vagabonds. J'en profiterai aussi pour lui demander qui d'autre y habite, à part lui-même et le prêteur sur gages, Leng. Ciel, ma robe s'est accrochée !

Tandis que Tao Gan dégageait la ronce, le juge Ti poursuivit :

— À en juger par ses vêtements, le mort est soit un ouvrier, soit un artisan, mais il a une tête d'intellectuel. Par ailleurs, ses mains calleuses et tannées mais soignées font penser qu'il s'agit d'un individu fortuné et instruit, aimant la vie au grand air. C'est cette émeraude de grande valeur qui me fait penser qu'il est riche.

Tao Gan resta silencieux pendant tout le reste du trajet. Parvenus à la route boueuse, il ne put toutefois s'empêcher de remarquer posément :

— Je ne crois pas que le fait de posséder une bague de valeur prouve que l'homme soit riche, Votre Excellence. Les voleurs de grands chemins sont en général très superstitieux. Ils s'attachent fréquemment à un bijou volé dont ils croient qu'il leur portera bonheur.

— C'est exact. Bon, je vais aller me changer à présent, car je suis trempé. Tu me retrouveras dans mon cabinet particulier.

Après avoir pris un bain et revêtu sa robe de cérémonie en brocart vert, le juge Ti eut tout juste le temps de boire une tasse de thé. Puis Tao Gan l'aida à ajuster son bonnet aux ailes empesées et les deux hommes passèrent dans la salle du tribunal attenante au cabinet du juge. Seules quelques affaires de routine étaient à l'ordre du jour, de sorte que le juge fit retentir son martelet et déclara l'audience levée au bout d'une petite demi-heure. De retour dans son cabinet, il prit place à son grand bureau, repoussa le monceau de papiers administratifs qui l'encombraient et posa l'émeraude devant lui. Puis, sortant son éventail de sa manche, il le pointa vers la bague.

— C'est une bien curieuse affaire, Tao Gan ! déclara-t-il. Que peuvent signifier ces doigts coupés ? Que l'assassin a torturé sa victime avant de la tuer, afin de la faire parler ? À moins qu'il ne lui ait coupé les doigts après le meurtre parce qu'ils portaient un signe distinctif qui aurait permis l'identification du mort ?

Tao Gan ne répondit pas immédiatement. Il servit une tasse de thé chaud à son maître, puis reprit place sur le tabouret, devant le bureau et, tout en tiraillant lentement les trois longs poils de sa verrue, dit :

— Étant donné que les quatre doigts semblent avoir été tranchés en même temps, je pense que votre seconde hypothèse est la bonne, Excellence. D'après notre chef des sbires, cette cabane abandonnée servait souvent de refuge aux vagabonds. Or la plupart d'entre eux sont organisés en bandes ou en sociétés secrètes. Tout futur membre doit prêter un serment d'allégeance au chef de bande et, pour prouver sa bonne foi et son courage, se couper solennellement le bout du petit doigt gauche. S'il s'agit effectivement d'un meurtre commis par une bande de malfrats, il est fort possible que les assassins aient coupé les quatre doigts pour dissimuler la mutilation de l'auriculaire et faire disparaître ainsi un indice important sur l'origine du crime.

Le juge Ti tapota le bureau de son éventail.

— Excellent raisonnement, Tao Gan. Admettons pour commencer que tu aies raison. En ce cas...

On frappa à la porte. Le contrôleur des décès apparut et salua respectueusement le juge, puis déposa un formulaire officiel sur le bureau.

— Voici mon rapport d'autopsie, Noble Juge. Tous les détails y figurent, hormis le nom de la victime, naturellement. Le défunt devait avoir une cinquantaine d'années et était apparemment en bonne santé. Je n'ai découvert ni malformations, ni tache de naissance ou cicatrices. Non plus que quelque ecchymose ou autre trace de violences. Il a été tué d'un seul coup porté derrière la tête, probablement par un marteau de fer, petit mais lourd. Quatre doigts lui ont été coupés à la main gauche, juste avant le meurtre ou aussitôt après. La mort remonterait à hier soir.

Le contrôleur des décès se gratta la tête, puis reprit quelque peu embarrassé :

— Je vous avouerai, Excellence, que le problème de ces doigts me tracasse. Je n'ai pas réussi à découvrir la façon dont ils ont été tranchés. Les os des moignons ne sont pas écrasés, la

chair n'est pas meurtrie et la peau n'est pas déchiquetée. On a dû lui poser la main sur une surface plane et lui couper les quatre doigts d'un seul coup, avec un instrument lourd et aiguisé comme un rasoir. Si l'on s'était servi d'une grande hache ou d'une épée, on n'aurait jamais obtenu de mutilation aussi propre et nette. Je ne sais vraiment qu'en penser !

Le juge Ti parcourut rapidement le rapport avant de relever la tête et de demander au contrôleur des décès :

— Et l'état de ses pieds ?

— Tout indique qu'il s'agissait d'un vagabond : des callosités aux endroits habituels et des ongles abîmés ; les pieds d'un homme qui marche beaucoup et souvent pieds nus.

— Je vois. Quelqu'un l'a-t-il reconnu ?

— Personne, Excellence. J'étais présent lorsque le personnel du tribunal a défilé devant le corps, personne ne l'avait jamais vu.

— Je vous remercie, vous pouvez disposer.

Le chef des sbires, qui avait attendu dans le couloir la fin de l'entretien, entra et informa le juge que monsieur Wang, l'apothicaire, était arrivé.

Le juge replia son éventail.

— Fais-le entrer ! ordonna-t-il au chef des sbires.

L'apothicaire était un petit homme maigre, légèrement voûté, en robe de soie noire impeccable et bonnet carré de même couleur. Il avait un visage pâle, plutôt réservé, rehaussé d'une moustache noire et d'une barbiche. Dès qu'il eut salué le juge, ce dernier lui dit d'un ton affable :

— Asseyez-vous, monsieur Wang. Nous ne sommes pas au tribunal, ici. Je suis navré de vous déranger, mais j'ai besoin de quelques renseignements sur ce qui peut se passer là-haut dans la montagne. Vous êtes toute la journée dans votre officine, je sais, mais je suppose que vous passez vos soirées et vos nuits dans votre maison de campagne, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet. Noble Juge, répondit Wang d'une voix posée. Il y fait bien plus frais qu'en ville en cette saison de l'année.

— C'est exact. J'ai entendu dire que des malandrins avaient fait du grabuge dans les parages hier soir.

— Non, tout était calme, Excellence. Il est vrai qu'il y rôde toutes sortes de vagabonds et autres canailles. Ils passent la nuit dans la forêt car ils ont peur d'entrer dans la ville à une heure tardive et de se faire arrêter par les veilleurs de nuit. La présence de ces vauriens est le seul désagrément de ce lieu des plus plaisants. Il nous arrive parfois de les entendre crier et se quereller sur la route, mais toutes les maisons de la montagne, y compris la mienne, sont entourées d'un haut mur, de sorte que nous n'avons pas à craindre les tentatives de vol et les ignorons purement et simplement.

— Je vous saurai gré, monsieur Wang, de vous renseigner également auprès de vos domestiques. L'incident ne s'est peut-être pas produit sur la route, mais dans les bois, derrière chez vous.

— Je peux tout de suite répondre à Votre Excellence qu'ils n'ont ni vu ni entendu quoi que ce soit. J'ai passé toute la soirée à la maison et personne d'entre nous n'est sorti. Vous devriez demander à monsieur Leng, le prêteur sur gages, Excellence. Il habite la maison d'à côté et... n'a pas d'horaires particulièrement fixes.

— Qui d'autre habite dans ce secteur, monsieur Wang ?

— En ce moment, personne, Excellence. Il y a trois autres maisons, mais elles appartiennent à de riches marchands de la capitale qui n'y viennent que pendant les vacances d'été. Elles sont vides à l'heure actuelle.

— Je vois. Eh bien, je vous remercie beaucoup, monsieur Wang. Cela vous dérangerait-il de suivre le chef des sbires jusqu'à la morgue ? Je voudrais que vous y examiniez le corps d'un vagabond et que vous me disiez si vous l'avez vu dernièrement dans les parages.

Après le départ de l'apothicaire, qui prit congé avec un profond salut, Tao Gan intervint :

— Nous ne devons pas non plus écarter l'hypothèse que l'homme ait été assassiné en ville, Excellence. Dans une gargote ou un bordel de bas étage.

Le juge Ti secoua la tête.

— Si cela avait été le cas, Tao Gan, ils auraient caché le corps sous le plancher ou l'auraient jeté dans un puits. Ils n'auraient

jamais pris le risque de le transporter dans la montagne, ce qui les aurait obligés à passer tout près du tribunal.

Le juge ressortit la bague de sa manche et la tendit à Tao Gan.

— Lorsque le contrôleur des décès est entré, j'allais te demander d'aller en ville et de montrer cette bague à tous les prêteurs sur gages. Tu peux commencer tout de suite. Ne t'inquiète pas pour les affaires courantes, Tao Gan, je m'en occuperai tout seul ce matin.

Le juge congédia son lieutenant avec un sourire d'encouragement et entreprit de classer le courrier de la matinée. Après s'être fait apporter des archives les dossiers dont il avait besoin, il se mit au travail. Il ne fut dérangé qu'une seule fois, lorsque le chef des sbires vint l'informer que monsieur Wang avait vu le corps et déclaré qu'il ne reconnaissait pas le vagabond.

À midi, le juge se fit apporter un plateau de gruau de riz et de légumes salés qu'il mangea à son bureau, servi par l'un des secrétaires du tribunal. Tout en dégustant une tasse de thé fort, il réfléchit au meurtre du vagabond. Bien que tout portât à croire qu'il s'agissait d'un meurtre commis par une bande, il envisageait néanmoins les choses d'un autre point de vue. Il dut toutefois reconnaître que ses doutes reposaient sur des bases fort fragiles : sur le simple sentiment que la victime n'était pas un vagabond, mais un homme intelligent, instruit et possédant une forte personnalité. Il décida de ne pas faire part de ses doutes pour le moment à son lieutenant. Tao Gan n'était à son service que depuis dix mois et il se montrait si zélé que le juge répugnait à le décourager en contestant la validité de son hypothèse sur la signification des quatre doigts coupés. Et il serait fâcheux de lui apprendre à se fonder sur ses impressions plutôt que sur les faits !

Le juge Ti reposa sa tasse à thé en soupirant et approcha un volumineux dossier. Il contenait tous les documents concernant l'affaire de contrebande survenue dans le district voisin de Tchiang-peï. Quatre jours plus tôt, les soldats avaient surpris trois hommes en train d'essayer de faire passer deux coffres de l'autre côté du fleuve qui séparait les deux districts. Les hommes

s'étaient enfuis dans les bois de Tchiang-peï, abandonnant les coffres derrière eux. Ils se révélèrent bourrés de petits sachets de poussière d'or et d'argent, de camphre, de mercure et de ginseng – la précieuse racine importée de Corée – toutes marchandises soumises à de lourdes taxes. La saisie ayant été opérée à Tchiang-peï, l'affaire revenait au collègue du juge Ti, magistrat de ce district. Or ce dernier, se trouvant à court de personnel, avait demandé son aide au juge Ti, qui la lui avait accordée d'autant plus volontiers qu'il soupçonnait les contrebandiers d'avoir des complices dans son propre district. Il avait envoyé à Tchiang-peï son fidèle conseiller, le vieux sergent Hong, ainsi que ses deux lieutenants, Ma Jong et Tsiao Taï. Ils avaient établi leur quartier général dans le poste de garde militaire, auprès du pont qui franchissait le fleuve frontalier.

Le juge sortit du dossier la carte de la région et l'étudia attentivement. Ma Jong et Tsiao Taï avaient passé les bois au peigne fin avec les soldats et interrogé les paysans des environs, sans découvrir le moindre indice. C'était une affaire embarrassante, car les instances supérieures voyaient toujours d'un très mauvais œil la fraude fiscale. Le préfet, supérieur direct du juge Ti et de son collègue de Tchiang-peï, avait envoyé à ce dernier une note comminatoire, exigeant des résultats dans les plus brefs délais. Il avait ajouté que l'affaire était pressante, car l'importance de la contrebande prouvait qu'il ne s'agissait pas d'une tentative isolée de contrebandiers locaux. Ils étaient certainement commandités par une puissante organisation qui dirigeait les opérations. Les trois hommes n'avaient de l'intérêt que dans la mesure où ils pourraient permettre de remonter jusqu'à leur chef. Les autorités métropolitaines soupçonnaient un gros financier de la capitale d'être le chef du réseau. Si ce redoutable criminel n'était pas démasqué, la contrebande continuerait de plus belle.

Le juge se versa une autre tasse de thé en hochant longuement la tête.

Tao Gan s'en revenait vers la place du marché éreinté et de fort méchante humeur. Dans le quartier torride et malodorant du marché aux poissons, il était entré dans pas moins de six officines de prêteur sur gages et s'était consciencieusement

renseigné chez un bon nombre de marchands d'or et d'argent, ainsi que dans quelques hôtels borgnes et asiles de nuit. Personne n'avait vu cette bague ornée d'une émeraude et de deux dragons entrelacés, ni entendu parler d'une bagarre en ville ou dans les environs.

Tao Gan gravit les larges degrés de pierre du temple de Confucius, envahis par les éventaires des marchands ambulants, et s'assit sur un tabouret de bambou, face à l'étal d'un petit vendeur de gâteaux à l'huile. Tout en massant ses jambes endolories, il pensa avec amertume qu'il avait échoué dans la première mission dont le chargeait le juge en particulier ; jusqu'alors, il avait toujours travaillé en compagnie de Ma Jong et de Tsiao Tai. Il venait de perdre une occasion exceptionnelle de faire ses preuves ! « Il est vrai, se dit-il, qu'il me manque la force physique et l'expérience de mes collègues, mais j'en sais aussi long qu'eux sur les tours et détours de la pègre, si ce n'est davantage ! Pourquoi... ? »

— Ici, on consomme, on ne se repose pas à l'œil ! intervint le vendeur de gâteaux d'un ton revêché. En plus, ta mine sinistre fait fuir tous les clients !

Tao Gan lui jeta un regard noir et s'offrit cinq sapèques de gâteaux à l'huile. Ils lui tiendraient lieu de déjeuner, car Tao Gan était très parcimonieux. Tout en mâchant ses gâteaux, il laissa errer son regard sur la place du marché, jetant un œil envieux sur la belle vitrine de l'officine de l'apothicaire Wang, de l'autre côté de la place, décorée à l'envi de laque dorée. Le grand bâtiment de pierre attenant avait l'air austère mais imposant. Une petite enseigne portant l'inscription « LENG-prêteur sur gages » pendait au-dessus des fenêtres grillagées.

— Des vagabonds n'auraient jamais l'idée de s'adresser à une officine aussi prospère, maugréa Tao Gan. Mais pendant que j'y suis, autant y faire un tour. En outre, Leng possède une maison de campagne sur la montagne. Il se pourrait qu'il ait entendu ou vu quelque chose hier soir.

Tao Gan se leva et se fraya un chemin à travers la foule du marché.

Devant le haut comptoir qui traversait la vaste pièce, une douzaine de clients cossus discutaient fiévreusement avec les

employés. Au fond, un homme aussi grand que gros, assis derrière un imposant bureau, déplaçait les boules d'un abaque de ses doigts blancs et potelés. Il portait une ample robe grise et un petit bonnet noir. Tao Gan plongea la main dans sa vaste manche et tendit au premier employé qui se présenta une impressionnante carte de visite rouge, annonçant en grands caractères : « Kan Tao, achat et vente de bijoux anciens, or et argent. » L'adresse qui figurait au coin était celle de la célèbre rue des joailliers de la capitale. C'était l'une des nombreuses fausses cartes de visite que Tao Gan avait utilisées lors de sa longue carrière d'escroc professionnel ; lorsqu'il était entré au service du juge Ti, il n'avait pu se résoudre à se séparer de son étonnante collection.

Quand l'employé eut présenté la carte au gros homme, celui-ci se leva aussitôt et s'approcha pesamment du comptoir. Un sourire jovial plissa son visage rond et hautain comme il s'adressait à Tao Gan :

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?

— Je ne désire qu'un simple renseignement confidentiel, monsieur Leng. Un individu m'a proposé une bague ornée d'une émeraude à un tiers de sa valeur. Je crois qu'elle a été volée et je me suis demandé si l'on n'avait pas essayé de la mettre en gage chez vous.

Ce que disant, il sortit la bague de sa manche et la déposa sur le comptoir.

Le visage de Leng s'affaissa brusquement.

— Non, répliqua-t-il sèchement, je ne l'ai jamais vue.

Puis il lança à l'employé bigle qui cherchait à voir l'objet par-dessus son épaule :

— Cela ne te regarde pas ! Désolé de ne pouvoir vous aider, monsieur Kan ! dit-il à Tao Gan avant de regagner son bureau.

L'employé bigle fit alors un clin d'œil à Tao Gan en lui indiquant la porte du menton. Tao Gan hocha la tête et sortit. Apercevant un banc de marbre rouge sous le porche de l'officine de l'apothicaire, il s'y assit et attendit.

Par la fenêtre ouverte, il regarda avec intérêt ce qui se passait à l'intérieur. Deux aides étaient occupés à confectionner des pilules entre deux disques de bois, un autre découpait en

lamelles une grosse racine posée sur un billot à l'aide d'un couperet fixé sur la planche. Deux de leurs collègues rangeaient des mille-pattes et des araignées séchés ; Tao Gan savait que ces ingrédients, écrasés dans un mortier avec des dépouilles de cigales, puis dissous dans du vin chaud, constitueraient un excellent remède contre la toux.

Un bruit de pas se fit entendre. L'employé bigle s'approcha de Tao Gan et vint s'asseoir à ses côtés.

— Mon imbécile de patron ne vous a pas reconnu, dit-il avec un sourire satisfait, mais moi, je vous ai remis tout de suite ! Je me rappelle parfaitement vous avoir vu au tribunal, assis à la table des secrétaires.

— Venez-en au fait ! répondit Tao Gan avec humeur.

— Le fait est que ce gros plein de soupe ment, mon cher ! Il a déjà vu cette bague, il l'a même tenue entre les mains, au comptoir.

— Tiens, tiens... Et il a perdu la mémoire, je suppose.

— Pas le moins du monde ! Cette bague nous a été apportée il y a deux jours, par un sacré beau brin de fille. J'allais justement lui demander si elle désirait la mettre en gage quand le patron est arrivé et m'a envoyé promener. Il passe sa vie à courir après les jolies femmes, ce vieux croûton ! Bon, je les ai surveillés du coin de l'œil, mais je n'ai rien pu entendre de ce qu'ils chuchotaient. Pour finir, elle a repris sa bague et filé.

— Quel genre de femme était-ce ?

— Pas une dame, en tout cas, ça, je peux vous l'assurer ! Elle avait une veste et un pantalon bleus tout rapiécés, comme une vraie fille de cuisine. Grands dieux, si j'étais riche, ça ne me déplairait pas d'avoir une petite bonne dans ce genre à la maison ! Elle était vraiment bien tournée ! Quoi qu'il en soit, mon patron est un escroc, croyez-moi. Il est mêlé à toutes sortes de trafics louches et truande le fisc.

— Vous n'avez pas l'air de le porter dans votre cœur ?

— Faut voir comme il nous fait trimer, lui et son morveux de fils ! Ils ne nous quittent pas des yeux de la journée, moi et mes collègues ; aucune chance d'arriver à mettre un peu d'argent de côté avec eux !

L'employé soupira puis reprit sur un ton plus calme :

— Si le tribunal me paie dix sapèques par jour, je peux réunir toutes les preuves pour l'accuser de fraude fiscale. Quant à ce que je viens de vous apprendre, vingt-cinq sapèques feront l'affaire.

Tao Gan se leva et lui tapa sur l'épaule.

— Continue comme ça, mon vieux ! s'exclama-t-il jovialement. Et tu deviendras à ton tour un gros plein de soupe, avec un gigantesque abaque.

Puis il ajouta gravement :

— Si j'ai besoin de toi, je t'enverrai chercher. Salut !

L'employé désappointé regagna son officine en quatrième vitesse, suivi par Tao Gan d'un pas nettement plus nonchalant. Une fois entré, le lieutenant du juge Ti frappa sur le comptoir en faisant signe au gros prêteur d'approcher. Tout en lui présentant ses papiers d'identité officiels, portant le grand sceau rouge du tribunal, il lui dit d'un ton sec :

— Vous allez me suivre au tribunal, monsieur Leng. Son Excellence le magistrat désire vous voir. Non, inutile de vous changer. Cette robe grise est tout à fait convenable. Dépêchez-vous, je n'ai pas que ça à faire !

Le luxueux palanquin capitonné de monsieur Leng les conduisit au tribunal.

Tao Gan fit attendre le prêteur sur gages dans l'antichambre où il se laissa lourdement tomber sur un banc et entreprit aussitôt de s'éventer énergiquement avec un grand éventail de soie. Il bondit sur ses pieds en voyant Tao Gan revenir le chercher.

— Que signifie tout ceci, monsieur ? demanda Leng d'un air inquiet.

Tao Gan lui jeta un coup d'œil compatissant. Il s'amusait de tout son cœur.

— Eh bien, commença-t-il lentement, je ne peux rien vous dire, naturellement. Mais sachez au moins ceci : je suis ravi de ne pas être à votre place, monsieur Leng !

Lorsque le prêteur, en nage, fut introduit par Tao Gan dans le cabinet du juge Ti et qu'il eut aperçu le magistrat assis derrière son bureau, il se laissa tomber à genoux et frappa le sol de son front.

— Épargnez-vous ce genre de cérémonies, monsieur Leng, lui ordonna froidement le juge. Asseyez-vous et écoutez-moi ! Il est de mon devoir de vous avertir que si vous ne répondez pas sincèrement à mes questions, je me verrai obligé de vous interroger à l'audience. Où étiez-vous hier soir ? Parlez !

— Miséricorde ! C'est bien ce que je craignais ! s'exclama le gros homme. J'avais seulement quelques coupes dans le nez, Excellence ! Je le jure ! Quand je fermai l'officine, mon vieil ami Tchou, l'orfèvre, est passé me voir et m'a invité à aller boire un coup dans le débit de vin du coin. Nous avons vidé deux pichets, tout au plus ! Je tenais encore correctement sur mes jambes. Le vieux vous l'a dit, je suppose ?

Le juge Ti acquiesça. Il n'avait pas la moindre idée de ce à quoi faisait allusion l'homme en proie à une vive excitation. Si Leng avait répondu qu'il était chez lui la veille, le juge avait prévu de lui demander s'il s'était passé quelque chose sur la montagne, puis l'aurait confondu avec son mensonge au sujet de l'émeraude.

— Je désire tout entendre de nouveau de votre propre bouche, dit-il sèchement.

— Eh bien, après avoir pris congé de mon ami Tchou, Excellence, j'ai demandé à mes porteurs de me conduire en palanquin jusqu'à ma maison de campagne, sur la montagne. Au moment même où nous dépassions votre tribunal, une bande de jeunes voyous, des chenapans accomplis, ont commencé à me conspuer. En règle générale, je ne fais pas attention à ce genre de choses, mais... euh, comme je vous le disais, j'étais... Donc je me suis fâché et j'ai demandé à mes porteurs de déposer le palanquin et de donner une leçon à cette racaille. C'est alors qu'apparut ce vieux vagabond. Il se met à donner des coups de pied contre mon palanquin et à me traiter de sale despote. Or un individu de mon rang ne peut laisser dire de pareilles choses ! Je suis descendu et j'ai poussé le vieux brigand. Simplement poussé, Excellence. Il est tombé en arrière et resté étendu par terre, sur le dos.

Le prêteur sur gages sortit un grand mouchoir dont il s'épongea la face.

— S'est-il blessé à la tête en tombant ? demanda le juge.

— Blessé ? Mais non, voyons, Excellence ! Il est tombé au milieu de la route, sur du mou. J'aurais dû y regarder de plus près, naturellement, pour m'assurer qu'il n'avait rien de cassé. Mais les voyous ont recommencé à m'insulter de plus belle, alors j'ai sauté dans mon palanquin et dit à mes porteurs de s'éloigner. Ce ne fut qu'à mi-chemin vers la crête, quand l'air du soir m'eut un peu éclairci les idées, que j'ai pensé que le vieux vagabond avait pu avoir une crise cardiaque. Donc je suis redescendu ; j'ai prévenu mes porteurs que j'allais marcher un peu et qu'ils rentrent sans m'attendre à la maison. Je me suis donc rendu jusqu'au lieu de l'incident, mais...

— Que n'avez-vous simplement demandé à vos porteurs de vous y reconduire ? coupa le juge.

Le prêteur sur gages eut l'air embarrassé.

— Excellence, vous connaissez les coolies de nos jours. Si ce vagabond avait réellement eu un malaise, je n'aurais pas tenu à ce que mes porteurs le sachent, voyez-vous. Ces impudents coquins ne répugnent pas à vous faire chanter à l'occasion... Toujours est-il qu'en arrivant au coin de la rue, là en bas, mon vieux vagabond avait disparu. Un colporteur m'a dit que le vieux gredin s'était relevé peu après mon départ. Il a proféré des horreurs sur mon compte puis a pris la route vers la crête, aussi vif qu'un gardon !

— Oui... Et qu'avez-vous fait ensuite ?

— Moi ? Oh, j'ai loué une chaise à porteurs et je suis rentré chez moi. Mais cet incident m'avait retourné les sangs et, en arrivant devant ma porte, je me suis senti brusquement très mal. Heureusement monsieur Wang et son fils rentraient précisément de promenade, et le jeune homme m'a transporté à l'intérieur. Il est fort comme un bœuf, ce garçon. Et puis je suis allé directement me coucher.

Leng s'épongea de nouveau le visage avant de conclure :

— Je reconnais que je n'aurais jamais dû lever la main sur ce vieillard, Excellence. Et à présent, il a porté plainte, naturellement. Allez, je suis prêt à le dédommager, s'il le faut, cela va de soi, et...

Le juge Ti s'était levé.

— Venez avec moi, monsieur Leng, dit-il d'une voix calme. Je voudrais vous montrer quelque chose.

Le juge sortit de son bureau, suivi de Tao Gan et du prêteur médusé. Dans la cour, le juge demanda au chef des sbires de les conduire à la morgue. Il les fit entrer dans une petite pièce à l'odeur de renfermé, vide, hormis une table en bois blanc sur des tréteaux, recouverte d'une natte de jonc. Le juge souleva un coin de la natte et demanda :

— Connaissez-vous cet homme, monsieur Leng ?

Après avoir jeté un coup d'œil au vieux vagabond, Leng s'écria :

— Il est mort ! Juste ciel, je l'ai tué ! Pitié, Excellence, gémit-il en se jetant à genoux, pitié ! C'est un accident, je le jure ! Je...

— Vous aurez l'occasion de vous expliquer lorsque vous passerez en jugement, répondit froidement le juge. Pour l'instant, retournons dans mon cabinet, car je n'en ai pas encore terminé avec vous, monsieur Leng, tant s'en faut !

De retour dans son cabinet particulier, le juge Ti s'assit à son bureau et fit signe à Tao Gan de prendre place sur le tabouret, devant. Il n'invita pas Leng à s'asseoir, et l'homme resta debout, sous l'œil vigilant du chef des sbires.

Le juge Ti l'observa un moment en silence, tout en caressant lentement ses longs favoris. Puis il se leva, sortit l'émeraude de sa manche et demanda :

— Pourquoi avez-vous dit à mon assistant que vous n'aviez jamais vu cette bague ?

Leng fixait la bague les yeux écarquillés. La question soudaine du juge Ti ne semblait pas l'avoir particulièrement troublé.

— Je ne pouvais pas savoir que ce monsieur appartenait au personnel du tribunal, n'est-ce pas, Excellence ? répondit-il d'un ton un peu ennuyé. Autrement je le lui aurais dit, bien entendu. Mais cette bague me rappelait un très mauvais souvenir, et je ne me suis pas senti le cœur d'en parler avec un parfait inconnu.

— Très bien. À présent, dites-moi qui était cette jeune femme.

Leng haussa les épaules.



« JE N'EN AI PAS ENCORE TERMINÉ
AVEC VOUS, MONSIEUR LENG ! »

— Ça, je ne pourrais certainement pas vous le dire, Excellence ! Elle avait l'air plutôt pauvre, et faisait partie d'une bande de vagabonds car elle avait le bout du petit doigt gauche coupé. Mais c'était une jolie fille, je dirai même plus, une très jolie fille. Donc elle a posé la bague sur le comptoir et m'a demandé combien elle valait. C'est une belle pièce ancienne, comme vous pouvez le constater, Excellence, qui monterait jusqu'à six pièces d'argent environ. Dix peut-être pour un collectionneur. Alors je lui ai dit : « Je peux t'en donner une belle pièce d'argent si tu veux la mettre en gage et deux si tu préfères la vendre tout de suite. » Les affaires sont les affaires, non ? Même s'il se trouve que votre client est un beau brin de fille. Mais a-t-elle accepté mon offre ? Pensez-vous ! Elle m'a arraché la bague des mains en susurrant rageusement : « C'est pas à vendre ! » et elle est partie. Je ne l'ai pas revue.

— Ce n'est pas du tout ce que l'on m'a raconté, rétorqua le juge Ti. Parlez, que mijotiez-vous tous les deux ?

Leng devint écarlate.

— Alors comme ça mes employés, ces bons à rien, m'ont encore espionné ? Eh bien, Excellence, vous allez comprendre combien c'était maladroit de ma part. Je le lui ai demandé simplement parce que je craignais qu'une jeune fille aussi mignonne, arrivée de sa campagne, toute seule en ville... ne rencontre pas que des gens bien, et...

Le juge Ti frappa du poing sur la table.

— Cessez de me débiter des balivernes, voulez-vous ! Répétez-moi exactement ce que vous lui avez dit.

— Eh bien, commença Leng d'un air penaud, je lui ai proposé de nous retrouver plus tard dans une maison de thé des environs et... et je lui ai un petit peu caressé la main, rien que pour la rassurer, voyez-vous. La gamine est alors entrée dans une rage folle, disant que si je n'arrêtais pas de l'importuner, elle appellerait son frère qui attendait dehors. Et puis... et puis elle a filé.

— Très bien. Mets cet homme aux arrêts, dit le juge au chef des sbires. Il est soupçonné de meurtre.

Le chef des sbires se saisit du prêteur sur gages ulcéré et l'entraîna au-dehors.

— Ressers-moi une tasse de thé, Tao Gan, dit le juge. Quelle étrange histoire ! Tu as remarqué combien la version de Leng quant à sa rencontre avec la fille et celle de l'employé diffèrent ?

— En effet, Noble Juge ! approuva vivement Tao Gan. Ce misérable commis n'a nullement fait mention de leur dispute au comptoir. À l'en croire, ils ont discuté à voix basse. J'ai l'impression qu'en réalité la jeune fille a accepté la proposition de Leng, Excellence. Quant à la dispute dont a parlé Leng, elle a eu lieu plus tard, dans la maison de rendez-vous. Et c'est pourquoi Leng a tué le vieux vagabond !

— Développe un peu ta théorie, Tao Gan !

— À mon avis, cette fois-ci le badinage de Leng a mal tourné ; car la fille, son frère et le vieux vagabond faisaient partie de la même bande ; la gamine leur servait d'appât. Dès que Leng fut arrivé dans la maison de rendez-vous et eut commencé à faire de sérieuses avances à la fille, elle s'est mise à crier qu'il était en train de l'agresser – procédé classique et bien connu. Son frère et le vieux vagabond sont entrés dans la pièce

et ont exigé de l'argent. Leng parvint à s'enfuir. Mais, en chemin vers sa maison de campagne, le vieux l'intercepta et tenta de le faire payer en provoquant un esclandre dans la rue. Les porteurs de Leng, occupés à rosser les jeunes voyous, ne purent entendre les motifs de la querelle entre leur maître et le vieux. Leng réduisit le vieux au silence en l'assommant. Que pensez-vous de cette hypothèse, Excellence ?

— Elle est vraisemblable et correspond parfaitement au caractère de Leng. Continue !

— En remontant chez lui en palanquin, Leng commença à s'inquiéter réellement. Non pas de l'état du vieux, non, mais de la présence des autres membres de la bande. Il craignait qu'au moment où ils découvriraient le vieux ils ne se lancent à ses trousses pour se venger. Quand le colporteur apprit à Leng que le vagabond avait pris la route de la montagne, le prêteur partit sur ses traces. À mi-chemin environ, il le retrouva et le frappa par-derrière avec une grosse pierre aigüe ou encore avec la garde de son poignard.

Tao Gan se tut. Sur le signe de tête encourageant du juge, il reprit :

— Il était relativement facile à Leng, robuste et très familier de ces parages, de transporter le cadavre jusqu'à la cabane abandonnée. Par ailleurs, Leng avait une excellente raison de vouloir trancher les doigts de sa victime : il fallait cacher le fait qu'elle faisait partie d'une bande. Mais quant au lieu et à la façon dont il lui coupa les doigts, je dois reconnaître que je n'en ai pas la moindre idée, Excellence.

Le juge Ti se redressa sur son siège. Tout en lissant sa longue barbe noire, il dit en souriant :

— Tu t'en es très bien sorti, Tao Gan. Tu as un esprit logique ainsi qu'une imagination extraordinaire, combinaison qui contribuera à faire de toi un fin limier ! Je vais assurément garder cette hypothèse en tête. Toutefois, son point faible est qu'elle est entièrement fondée sur la supposition que le témoignage de l'employé de Leng est parfaitement véridique. Mais en évoquant les incohérences entre les deux versions, je désirais te donner un exemple du peu de foi que l'on doit accorder aux rapports des témoins. À vrai dire, Tao Gan, il est

encore trop tôt pour échauder des hypothèses. Nous devons commencer par vérifier les faits et tâcher de découvrir de nouveaux éléments.

Remarquant l'air déçu de Tao Gan, le juge Ti s'empressa de poursuivre :

— Grâce à ton excellent travail de cet après-midi, nous disposons à présent de trois éléments avérés. Premièrement, nous savons qu'une jolie vagabonde a un rapport avec la bague. Deuxièmement, qu'elle a un frère ; car qu'importe ce qui s'est réellement passé, Leng n'a aucune raison de lui inventer ce frère. Et troisièmement qu'il y a un lien entre la fille, son frère et la victime. Ils appartenaient probablement à la même bande et, dans ce cas, il s'agirait d'une bande étrangère au district ; car personne au tribunal ne connaissait l'homme, et Leng pensait que la jeune fille était de la campagne.

« Donc, ta prochaine mission consiste à retrouver la fille et son frère. Ce ne devrait pas être difficile ; une jeune vagabonde d'une si étonnante beauté ne passe pas inaperçue. En général, les femmes qui rejoignent ce genre de bandes sont des prostituées de bas étage.

— Je pourrais me renseigner auprès du chef des mendiants, Excellence ! C'est un vieux gredin, intelligent et plutôt coopératif.

— Oui, c'est une bonne idée. Pendant que tu seras occupé en ville, je vérifierai l'histoire de Leng. Je vais interroger son vaurien d'employé, son ami l'orfèvre Tchou et ses porteurs. Je vais également charger le chef des sbires de retrouver l'un ou l'autre des petits voyous qui ont insulté Leng ainsi que le colporteur qui a vu le vieux partir dans la colline. Enfin, je demanderai à monsieur Wang si Leng était effectivement très ivre en rentrant chez lui. Toutes ces démarches de routine seraient plutôt du ressort du vieil Hong, de Ma Jong et de Tsiao Taï mais, puisqu'ils ne sont pas là, je m'en chargerai volontiers. Cela me distraira de cette affaire de contrebande qui me préoccupe considérablement. Bien, au travail et bonne chance !

Le vieillard qui se tenait derrière son comptoir était l'unique occupant de la Carpe rouge, gargote malodorante. Il portait une pauvre robe bleue et un bonnet noir et grasseyé. Son visage

long et ridé était orné d'une maigre moustache et d'une barbiche pointue. Le regard perdu dans le vague, il curait ses dents gâtées d'un air morose. Ce n'est que plus tard qu'il aurait à s'activer, au moment où les mendiants se retrouveraient là pour lui remettre sa part de leurs gains. Le vieillard contempla en silence Tao Gan qui se versait d'autorité une tasse de vin du pichet de terre ébréché. Puis il se saisit prestement du pichet et le fit disparaître sous le comptoir.

— Vous avez eu une matinée très chargée, monsieur Tao, fit-il d'une voix lugubre. Passée à vous renseigner à propos de bagarres et de bagues en or...

Tao Gan acquiesça. Il savait que les mendiants du vieux, omniprésents, le tenaient informé de tout ce qui se passait en ville.

— C'est pour cela que j'ai pris mon après-midi ! répondit gaiement Tao Gan en reposant sa tasse de vin. J'avais l'intention de m'amuser un brin. Pas avec une professionnelle, figurez-vous, mais avec une indépendante !

— Très malin ! commenta le vieux d'un ton aigre. Comme ça, vous pourrez la faire boucler pour absence de licence ; vous prenez votre plaisir gratis et par-dessus le marché vous touchez une prime du tribunal, bravo !

— Pour qui me prenez-vous ? Je désire une indépendante et étrangère à la ville parce que je pense à ma réputation, moi.

— Et pourquoi donc, monsieur Tao ? demanda gravement le chef des mendiants. Étant donné la réputation que vous avez...

Tao Gan choisit de ne pas relever la remarque acerbe.

— Je voudrais quelque chose de jeune et de joli, fit-il pensivement. Mais bon marché, s'il vous plaît !

— Vous allez me prouver que vous appréciez mes conseils, monsieur Tao !

Le vieillard regarda Tao Gan aligner laborieusement cinq sapèques sur le comptoir, mais sans faire le moindre geste de s'en saisir. Poussant un profond soupir, Tao Gan en ajouta cinq autres. Le vieux les rafla alors d'un revers de la main.

— Allez à l'Auberge des Nuages bleus, maugréa-t-il. C'est à deux rues d'ici, la quatrième maison sur votre gauche.

Demandez-y Seng Kiou, son frère. C'est avec lui que se règlent les affaires, à ce que je sais.

Considérant Tao Gan d'un air songeur, il ajouta avec un sourire en coin :

— Seng Kiou va vous plaire, monsieur Tao. Il est correct, très ouvert et particulièrement hospitalier. Amusez-vous bien, monsieur Tao ! Vous le méritez !

Tao Gan remercia le vieillard et sortit. Il marcha aussi vite que le lui permettait l'irrégularité des pavés de l'étroite ruelle, car il croyait le vieux capable d'envoyer un de ses mendiants à l'auberge prévenir Seng Kiou de l'arrivée d'un séide du tribunal.

L'Auberge des Nuages bleus était un endroit sordide, coincé entre la boutique d'un marchand de poissons et celle d'un marchand de légumes. Au bas de l'étroit escalier à peine éclairé, un gros homme somnolait dans un fauteuil de bambou. Lui enfonçant brutalement son index osseux dans les côtes, Tao Gan grommela :

— Je veux voir Seng Kiou !

— Vous pouvez le voir tant que vous voudrez et vous le garder ! En haut, deuxième porte ! Et demandez-lui donc quand est-ce qu'il paiera son loyer !

Comme Tao Gan s'apprêtait à monter, l'homme, qui venait de remarquer combien le lieutenant du juge avait l'air frêle, cria :

— Attendez ! Regardez un peu ma tête !

Tao Gan découvrit qu'il avait l'œil gauche fermé et la joue enflée et marbrée.

— Vous direz merci à Seng Kiou de ma part ! fit l'homme. Cette peau de vache !

— Combien sont-ils ?

— Trois. Seng Kiou, sa sœur et leur ami Tchang ; une vraie peau de vache, lui aussi. Il y en avait un quatrième, mais il a décampé.

Tao Gan hocha la tête. Tout en gravissant l'escalier, il esquissa un sourire : il pensait avoir découvert la raison de l'amusement du chef des mendiants. Il s'occuperait également de ce gredin un de ces jours...

Après qu'il eut frappé violemment à la porte indiquée, une voix rauque retentit à l'intérieur :

— T'auras ton fric demain, fils de chien !

Tao Gan poussa la porte et entra. De chaque côté de la pièce, nue et sordide, deux lits de bois étaient poussés contre le mur. Sur celui de droite était allongé une espèce de géant en pantalon et veste bleus rapiécés. Il avait un visage large, bouffi, bordé d'une barbe courte et hérissée. Ses cheveux étaient retenus par un bout de chiffon sale. Sur l'autre lit, un homme grand et maigre ronflait bruyamment, les bras repliés sous sa tête aux cheveux ras. Devant la fenêtre, une jolie jeune fille reprisait une veste. Elle portait pour tout vêtement un pantalon, et son buste apparaissait dans sa charmante nudité.

— Je pourrais peut-être vous aider pour le loyer, Seng Kiou... fit Tao Gan en désignant la fille du menton.

Le géant se leva d'un bond et considéra Tao Gan de la tête aux pieds de ses petits yeux injectés de sang, en grattant son torse velu. Tao Gan remarqua qu'il lui manquait un bout du petit doigt. Son examen terminé, le géant demanda d'un ton bourru :

— Combien ?

— Cinquante sapèques.

Seng Kiou réveilla son acolyte d'un coup de pied dans la jambe.

— Cet aimable monsieur, expliqua-t-il, propose gentiment de nous prêter cinquante sapèques, sur notre bonne mine. Le seul ennui, c'est que je n'aime pas ça !

— Prends-lui son fric et fiche-le dehors ! dit la fille à son frère. Inutile de le frapper, cet épouvantail est assez vilain comme ça !

Le géant se retourna vers elle.

— C'est pas tes affaires ! hurla-t-il. Tu la fermes et tu ne l'ouvres plus, compris ! Tu as saboté le travail avec l'oncle Twan, t'as même pas été capable de mettre la main sur son émeraude ! Bonne à rien de catin !

La fille se leva avec une rapidité stupéfiante et lui envoya un violent coup de pied dans les tibias. Aussitôt l'homme la frappa d'un coup de poing dans le ventre. Elle se plia en deux, le souffle

coupé. Mais ce n'était qu'une feinte et lorsqu'il s'approcha d'elle, elle plongeait brutalement la tête au creux de son estomac. Comme il vacillait en arrière, elle arracha une longue épingle à cheveux de son chignon et demanda haineusement :

— Tu veux que je t'enfonce ça dans la panse, cher frère ?

Tao Gan était en train de se demander comment faire pour emmener tout ce beau monde au tribunal. Comme ils ne connaissaient probablement pas très bien la ville, il pensa pouvoir y parvenir sans trop de peine.

— Je te réglerai ton compte plus tard, toi ! promit Seng Kiou à sa sœur.

Et à son acolyte :

— Attrape ce salopard, Tchang !

Tandis que Tchang maintenait les bras de Tao Gan derrière le dos d'une poigne d'acier, Seng Kiou le fouilla minutieusement.

— Cinquante sapèques, pas une de plus ! fit-il avec dégoût. Tiens-le bien que je lui apprenne à ne plus venir troubler notre sommeil !

Saisissant une longue canne de bambou posée dans un coin, il s'apprêtait à en frapper Tao Gan sur la tête quand il se tourna brusquement et en assena l'extrémité sur le postérieur de sa sœur, de nouveau penchée sur sa veste. Elle fit un bond de côté en poussant un cri de douleur. Son frère éclata d'un rire sonore, avant de se baisser promptement pour éviter la paire de ciseaux qu'elle lui lançait à la tête.

— Je suis désolé de vous interrompre, fit sèchement Tao Gan, mais il y a une affaire de cinq pièces d'argent dont je voudrais vous parler.

Le géant, qui était aux prises avec sa sœur, la relâcha aussitôt et se retourna pour haleter :

— Vous avez dit cinq pièces d'argent ?

— C'est une affaire privée, juste entre vous et moi.

Seng Kiou fit signe à Tchang de relâcher Tao Gan. L'homme maigre conduisit le grand voyou dans un coin de la pièce.

— Je me soucie de ta sœur comme d'une guigne, chuchota Tao Gan. C'est mon maître qui m'envoie !

Seng Kiou pâlit sous son hâle.



« C'EST UNE AFFAIRE PRIVÉE »
DIT TAO GAN

— C'est le Boulanger qui veut cinq pièces d'argent ? Juste ciel, il est tombé sur la tête ! Comment... ?

— Je ne connais pas de boulanger, repartit Tao Gan avec agacement. Mon maître est un gros propriétaire, un riche débauché qui paie grassement ses petits plaisirs. Il en a assez des demoiselles raffinées du quartier des Saules. Maintenant, il les lui faut bien en chair et nature. C'est moi qui les lui trouve. Il a entendu parler de ta sœur et m'a chargé de te proposer cinq pièces d'argent pour l'avoir chez lui deux jours.

Seng Kiou avait écouté avec un étonnement croissant.

— Tu es fou ? s'écria-t-il brusquement. Aucune femme au monde ne mérite que l'on paie une telle somme !

Il réfléchit intensément un moment en fronçant les sourcils avant de s'exclamer :

— Ta proposition me paraît louche, frère ! Je tiens à retrouver ma sœur entière. J'ai l'intention de lui faire une situation, tu comprends, pour qu'elle me rapporte des revenus réguliers.

Tao Gan haussa ses frêles épaules.

— Parfait. Il y a beaucoup d'autres petites vagabondes en goguette. Rends-moi mes cinquante sapèques et je m'en vais.

— Hé là ! pas si vite !

Le géant se frotta le visage.

— Cinq pièces d'argent... Ça veut dire la belle vie pendant au moins un an, sans avoir à lever le petit doigt pour travailler ! Bon, après tout, ce n'est pas très grave si elle est traitée un peu énergiquement. Elle a la peau dure, et peut-être que ça lui fera du bien. D'accord, affaire conclue ! Mais Tchang et moi, on l'accompagne ; je veux savoir où elle va et avec qui.

— Pour que vous fassiez chanter mon maître par la suite, hein ? Pas question !

— Alors, tu mens ! Tu vas me la vendre à un bordel, espèce de rat !

— Très bien, alors venez avec moi voir vous-mêmes. Mais ne m'en veux pas si mon maître se met en colère et vous fait rosser par ses hommes. Payez-moi vingt sapèques pour ma commission.

Après d'interminables marchandages, ils tombèrent d'accord sur dix sapèques. Seng Kiou rendit ses cinquante sapèques à Tao Gan, puis lui en donna dix autres. L'homme au visage émacié les glissa dans sa manche avec un sourire satisfait : il avait récupéré l'argent qu'il venait de donner au chef des mendiants.

— Le maître de ce type veut nous offrir à boire, annonça Seng Kiou à Tchang et à sa sœur. Allons-y pour voir.

Ils entrèrent en ville par la grand-route, après quoi Tao Gan les conduisit par un dédale de petites ruelles jusqu'à l'arrière d'un grand bâtiment de pierres grises. Comme il ouvrait la petite porte de fer avec une clé sortie de sa manche, Seng Kiou, impressionné, remarqua :

— Il doit rouler sur l'or, ton maître, ma parole ! Sérieuse propriété !

— Très sérieuse, en effet, approuva Tao Gan. Et ce n'est que l'entrée de service, figurez-vous. Vous devriez voir l'entrée principale, c'est quelque chose !

Ce que disant, il les introduisit dans un long couloir et referma soigneusement la porte derrière lui.

— Attendez-moi ici un instant, je vais prévenir mon maître !
Et le lieutenant du juge Ti disparut.

— Cet endroit ne me dit rien qui vaille ! s'exclama la jeune fille au bout d'un moment. C'est peut-être un traquenard...

Au même instant, six gardes armés débouchaient dans le couloir. Tchang poussa un juron et saisit son couteau.

— Attaque-nous, je t'en prie ! ricana le chef des sbires en brandissant son épée. Comme ça on aura une prime pour t'avoir raccourci !

— Laisse tomber, Tchang ! conseilla le géant à son ami d'un ton dégoûté. Ces fils de chien sont des tueurs à gages. Ils sont payés à tuer les pauvres !

La fille essaya d'échapper au chef des sbires qui la rattrapa en un clin d'œil et l'enchaîna aussitôt. Puis la bande des trois fut conduite en prison, dans le bâtiment contigu.

Après avoir couru au corps de garde et ordonné au chef des sbires d'aller arrêter immédiatement deux vagabonds et leur amie qui attendaient près de la porte de service, Tao Gan se rendit droit au tribunal et demanda au chef des sbires où se trouvait le juge Ti.

— Son Excellence est dans son bureau, monsieur Tao. Depuis le riz de midi, il a interrogé un bon nombre de gens. Au moment même où ils repartaient, le jeune monsieur Leng, le fils du prêteur sur gages, s'est présenté et a demandé à être reçu par le magistrat. Il n'est toujours pas ressorti.

— Que vient faire ici ce jeune homme ? Il ne figurait pas sur la liste des personnes que le juge désirait interroger.

— Je crois qu'il est venu s'enquérir des raisons de la détention de son père, monsieur Tao. Il vous intéressera peut-être de savoir qu'avant d'entrer il a posé aux gardes en faction toutes sortes de questions au sujet du mort que l'on a retrouvé ce matin dans la cabane forestière. Vous devriez en avertir le juge.

— Oui, je vous remercie. Ces gardes ne sont pourtant pas là pour renseigner les gens !

Le vieux scribe haussa les épaules.

— Ils connaissent tous le jeune Leng. Ils se rendent souvent chez son père vers la fin du mois pour mettre en gage ce qu'ils

peuvent, et le jeune homme est toujours très correct avec eux. En outre, dans la mesure où tout le personnel du tribunal a vu le corps, ce n'est plus un secret pour personne.

Tao Gan hocha la tête puis se dirigea vers le cabinet du juge.

Assis derrière son bureau, le magistrat portait à présent une confortable robe de fin coton gris et un bonnet carré noir. En face de lui se tenait un grand jeune homme de vingt-cinq ans environ, en robe brune irréprochable et bonnet plat noir. Ses traits étaient beaux bien que réservés.

— Prends un siège, Tao Gan, dit le juge. Voici le fils aîné de monsieur Leng. Il s'inquiétait de l'arrestation de son père. Je viens de lui expliquer que je le soupçonne d'être impliqué dans le meurtre d'un vieux vagabond, et que l'affaire passera à l'audience de ce soir. C'est tout ce que je puis faire pour vous, monsieur Leng. Je dois à présent mettre un terme à notre entretien, car j'ai des choses importantes à voir avec mon lieutenant.

— Il est matériellement impossible que mon père ait commis un meurtre hier soir, Noble Juge, répondit calmement le jeune homme.

— Et pourquoi donc ?

— Pour la simple raison qu'il était ivre mort, Excellence. Je lui ai moi-même ouvert la porte quand monsieur Wang l'a ramené. Mon père avait eu un malaise et le fils de monsieur Wang a dû le porter jusque dans la maison.

— Parfait, monsieur Leng. Je tiendrai compte de votre déclaration.

Le jeune Leng n'était visiblement pas prêt à prendre congé. S'éclaircissant la gorge, il reprit d'un ton nettement plus embarrassé cette fois :

— Je crois avoir vu les assassins, Excellence.

Le juge Ti se pencha en avant dans son fauteuil.

— Faites-moi un récit complet de ce que vous avez vu ! ordonna-t-il vivement.

— Eh bien, Excellence, le bruit court que l'on a trouvé ce matin le cadavre d'un vagabond dans une cabane abandonnée, dans la forêt. Puis-je vous demander si cela est exact ?

Comme le juge acquiesçait, il poursuivit :

— Hier soir, la lune étant belle et l'air frais, j'ai eu envie d'aller faire une petite promenade. J'ai pris le sentier derrière chez nous qui descend dans la forêt. Après le second tournant, j'ai vu deux personnes un peu plus loin devant moi. Je ne les voyais pas très bien, mais l'une m'a semblé très grande et portait un lourd fardeau sur les épaules. L'autre était petite et plutôt menue. Dans la mesure où toutes sortes d'individus louches rôdent dans la forêt la nuit, je décidai d'interrompre ma promenade et de rentrer chez moi. Lorsque j'ai entendu parler du vagabond trouvé mort, j'ai pensé que le fardeau que portait le grand pouvait bien être le cadavre.

Tao Gan essaya de capter le regard du juge, car la description de Leng correspondait exactement à Seng Kiou et à sa sœur. Mais le juge ne quittait pas des yeux son visiteur, quand brusquement il s'exclama :

— Cela signifie que je peux libérer votre père sur-le-champ et vous arrêter comme suspect à sa place !

Car vous venez de prouver indubitablement que si votre père, lui, n'a pas pu physiquement commettre ce crime, en revanche, vous en avez eu la possibilité absolue !

Le jeune homme regarda le juge, confondu et médusé.

— Je n'ai rien fait ! s'écria-t-il. Je peux le prouver, j'ai un témoin qui...

— C'est bien ce que je pensais ! Vous n'étiez pas seul ! Un jeune homme comme vous ne va pas se promener tout seul la nuit dans la forêt. Ce n'est que bien plus tard que l'on découvre ce genre de plaisir. Parlez, qui était la fille ?

— La femme de chambre de ma mère, répondit le jeune homme en rougissant. Nous n'avons guère l'occasion de nous voir à la maison, naturellement. Nous nous retrouvons donc parfois dans la cabane, en bas de la colline. Elle peut confirmer que nous sommes bien allés ensemble dans la forêt, mais elle ne pourra rien vous dire de plus sur les gens que j'ai aperçus, car je marchais devant et elle n'a pas pu les voir.

Jetant un regard timide au juge, il ajouta :

— Nous avons l'intention de nous marier, Excellence. Mais si mon père venait à apprendre que...

— Parfait. Allez voir le chef des scribes pour qu'il prenne votre déposition. Je n'en ferai usage qu'en cas de nécessité absolue. Vous pouvez disposer !

Comme le jeune homme s'apprêtait à prendre congé, Tao Gan demanda :

— La personne la plus petite pourrait-elle être une jeune fille ?

Le jeune Leng se gratta pensivement la tête.

— Euh... je ne les ai pas très bien vus, savez-vous. Mais maintenant que vous me posez la question... oui, ç'aurait pu être une femme, je crois.

À peine le jeune homme sorti, Tao Gan s'exclama avec excitation :

— Tout est clair à présent, Excellence ! Je...

Le juge Ti leva la main.

— Un instant, Tao Gan. Nous devons traiter cette affaire avec méthode. Je vais commencer par te livrer le résultat de mes vérifications de routine. Premièrement, l'employé de Leng est un personnage parfaitement répugnant. Un interrogatoire serré a révélé qu'après qu'il eut vu la fille poser la bague sur le comptoir, Leng lui a ordonné de s'éclipser. D'autres clients sont arrivés, et ensuite il a simplement vu la fille reprendre la bague et sortir. Il a inventé leur petit conciliabule à seule fin de faire passer son patron pour un débauché. Quant à ses fraudes fiscales, il n'a pu répéter que de vagues on-dit. J'ai renvoyé ce lascar en lui rappelant qu'il existait une loi contre la diffamation et j'ai fait venir le maître de la Guilde des banquiers. Il m'a dit que monsieur Leng est effectivement riche et qu'il aime la bonne vie. Il ne répugne pas à l'occasion à quelques indélicatesses – il faut se méfier de lui en affaires –, mais il prend bien soin de ne pas enfreindre les lois. Par ailleurs, il voyage pas mal et passe la majeure partie de son temps dans le district voisin de Tchiang-peï ; et le maître de Guilde ignore évidemment tout de ses activités là-bas. Deuxièmement, il est exact que Leng se soit consciencieusement enivré avec son ami l'orfèvre. Troisièmement, le chef des sbires a retrouvé deux des jeunes voyous qui ont injurié Leng. Ils ont affirmé que c'était la première fois que ce dernier voyait le vieux vagabond et qu'il ne

fut aucunement question de filles lors de leur altercation. Leng a effectivement poussé le vieillard, mais il s'est relevé aussitôt après son départ en chaise à porteurs. Il l'a traité de maudit despote puis est parti. Enfin, ces garçons ont fait une étrange remarque : ils ont dit que le vieil homme ne s'exprimait aucunement comme un vagabond, mais comme un homme d'une certaine éducation. J'avais l'intention de demander à monsieur Wang si Leng était bien ivre en rentrant chez lui, mais après les déclarations de son fils, cela ne me semble plus nécessaire.

Le juge vida sa tasse de thé avant d'ajouter :

— Maintenant, raconte-moi comment cela s'est passé en ville.

— Je dois tout d'abord vous dire, Excellence, que le jeune Leng a interrogé les gardes sur la découverte du cadavre du vagabond avant de venir vous voir. Toutefois, cela me paraît sans importance à présent, car j'ai la preuve qu'il n'a pas inventé l'histoire des deux personnes qu'il a vues dans la forêt.

— Je n'ai pas pensé qu'il mentait, répondit le juge en hochant la tête. Le garçon m'a eu l'air très honnête. Il vaut mille fois mieux que son père !

— Les gens qu'il a vus sont certainement un truand du nom de Seng Kiou et sa sœur – une jeune fille étonnamment belle. Le chef des mendiants m'a indiqué l'auberge où ils logeaient en compagnie d'un autre vaurien, Tchang. Il y en avait encore un quatrième, mais il est parti. J'ai entendu Seng Kiou reprocher à sa sœur d'avoir saboté ce qu'il appelait « le travail avec l'oncle Twan » et de n'avoir pas réussi à obtenir l'émeraude. De toute évidence, l'oncle Twan est notre vagabond mort. Ils sont tous trois d'un autre district, mais ils connaissent un chef de bande d'ici, appelé le Boulanger. Je les ai fait enfermer tous les trois en prison.

— Admirable ! s'exclama le juge Ti. Et comment y es-tu parvenu aussi vite ?

— Oh ! répondit Tao Gan d'un ton détaché, je leur ai dit qu'il y avait moyen de gagner facilement quelque argent ici, et ils m'ont suivi de bon cœur. En ce qui concerne mon hypothèse au sujet de Leng, Excellence, vous aviez raison de la trouver

prématurée ! Leng n'a rien à voir avec le meurtre. Ce n'est que pure coïncidence s'il a croisé deux fois de suite les voyous. Tout d'abord lorsque la jeune fille est venue faire estimer la bague, puis quand le vieux vagabond s'est insurgé contre la manière dont il traitait les jeunes coquins.

Le juge ne fit aucun commentaire. Il se tirait pensivement la moustache quand soudain il remarqua :

— Je n'aime pas les coïncidences, Tao Gan. Je reconnais qu'il peut s'en produire de temps en temps, mais je commence toujours par m'en méfier. À propos, tu disais que Seng Kiou avait parlé d'un chef de bande surnommé le Boulanger. Avant de l'interroger, je voudrais que tu demandes au chef des sbires ce qu'il sait de cet individu.

Une fois Tao Gan sorti, le juge Ti se servit une nouvelle tasse de thé gardé au chaud dans un panier ouatiné, sur le bureau. Il songeait à la manière dont son lieutenant avait bien pu réussir à attirer ces trois lascars au tribunal. « Il s'est montré étonnamment évasif lorsque je lui ai posé la question », se dit-il en souriant. « Il a dû encore une fois leur jouer un de ces tours dont il a le secret ! Enfin, tant que c'est pour la bonne cause... »

Tao Gan refit son entrée dans le cabinet du magistrat.

— Le chef des sbires connaissait très bien de nom de Boulanger, Excellence. Mais il n'est pas d'ici ; c'est un truand notoire du district de Tchiang-peï. Ce qui signifie que Seng Kiou en est lui aussi originaire.

— Et notre ami monsieur Leng y fait de fréquents séjours, ajouta lentement le juge. Cela fait décidément beaucoup trop de coïncidences à mon goût, Tao Gan ! Bon, je vais interroger ces individus séparément, en commençant par Seng Kiou. Demande au chef des sbires de le conduire à la morgue, sans lui montrer le corps évidemment. Je les y rejoins tout de suite.

En entrant dans la pièce, le juge Ti découvrit la haute silhouette de Seng Kiou, encadré de deux sbires, devant la table sur laquelle reposait le corps, recouvert d'une natte. Une odeur nauséabonde régnait dans la pièce vide. Le juge se dit qu'il ne faudrait pas y laisser trop longtemps le cadavre par ces chaleurs. Soulevant la natte, il demanda à Seng Kiou :

— Connais-tu cet homme ?

— Juste ciel, c'est lui ! s'écria Seng.

Le juge Ti glissa les mains dans ses vastes manches.

— Oui, c'est le cadavre du vieil homme que tu as cruellement assassiné, déclara-t-il avec rudesse.

Comme le voyou répondait par une bordée d'injures variées, le sbire à sa droite lui assena un coup de son lourd gourdin sur la tête.

— Avoue ! lui hurla-t-il dans les oreilles.

Le coup ne sembla pas avoir particulièrement troublé le colosse qui se contenta de secouer la tête avant de s'écrier :

— Je ne l'ai pas tué ! Le vieil imbécile était encore bel et bien vivant en quittant l'auberge hier au soir !

— Qui était-ce ?

— Un riche excentrique, du nom de Twan Mou-tsaï ; propriétaire d'une grande pharmacie à la capitale.

— Un riche apothicaire ? Quel genre d'affaires faisait-il avec toi ?

— Il en pinçait pour ma sœur, ce vieux fou ! Il voulait devenir membre de notre bande !

— N'essaye pas de me faire avaler n'importe quelle sornette, mon ami ! répondit froidement le juge Ti.

Comme le sbire brandissait de nouveau son gourdin, Seng esquiva adroitement le coup.

— C'est la vérité, fit-il, je le jure ! Il était fou amoureux de ma sœur ! Il était même prêt à payer pour se joindre à nous ! Mais ma sœur, cette imbécile de garce, ne voulait pas accepter une seule de ses sapèques. Et voyez maintenant dans quels draps elle nous a mis, cette petite catin obstinée ! Un meurtre, rien que ça !

Le juge Ti lissa sa longue barbe. L'homme était certes une brute épaisse, mais il avait l'air sincère. Interprétant son silence comme un signe d'incrédulité, Seng Kiou poursuivit d'une voix lamentable.

— La frangine et moi, on n'a jamais tué personne, Noble Seigneur ! On a peut-être ramassé au passage un poulet ou un cochon égarés, ou emprunté à un voyageur une poignée de sapèques-ce sont des choses qui arrivent lorsque l'on doit gagner sa vie sur les routes. Mais nous n'avons jamais tué

personne, croyez-moi. Et pourquoi aurais-je tué oncle Twan, entre tous ? Je vous ai dit qu'il me donnait de l'argent, pas vrai ?

— Ta sœur est-elle une prostituée ?

— Une quoi ? demanda Seng d'un air méfiant.

— Une putain.

— Ah, ça !

Seng se gratta la tête puis répondit en pesant ses mots :

— Eh bien, à vrai dire, Noble Seigneur, oui et non. Quand on a vraiment besoin d'argent, il lui arrive de racoler un gars. Mais la plupart du temps, elle ne choisit que les garçons qui lui plaisent, et ils l'ont pour rien, gratis. Un capital mort, voilà ce qu'elle est, Noble Seigneur ! Si encore elle était déclarée, elle rapporterait au moins de l'argent ! Si vous aviez la gentillesse de m'expliquer, Noble Seigneur, comment faire pour lui obtenir les papiers nécessaires, vous savez, ces choses où il est écrit qu'elle a le droit de faire les rues et...

— Contente-toi de répondre à mes questions ! coupa le juge avec humeur. Parle, depuis quand travailles-tu pour Leng, le prêteur sur gages ?

— Un prêteur sur gages ? Pas moi, Noble Juge ! Je ne traite jamais avec ces sangsues ! Mon patron est Liou, le Boulanger, de Tchiang-peï. Il habite au-dessus de la taverne, près de la porte de l'Ouest. C'était notre patron, en fait. On s'est rachetés, moi, ma sœur et Tchang.

Le juge Ti hocha la tête. Il savait que selon la loi tacite du milieu, le membre assermenté d'une bande peut rompre les relations avec son chef en payant une certaine somme d'argent, de laquelle sont déduits son droit d'entrée initial et sa part des gains de la bande. Ce genre de règlement de comptes donnait souvent lieu à de nombreuses querelles.

— Le marché s'est-il conclu à la satisfaction des deux parties ? demanda-t-il.

— Eh bien, il y a eu quelques problèmes, Noble Seigneur. Le Boulanger a essayé de nous voler, ce fils de chien ! Mais oncle Twan, c'était un véritable sorcier pour les chiffres. Il prend un morceau de papier, fait quelques opérations et prouve au Boulanger qu'il s'est complètement trompé. Le Boulanger n'a pas apprécié, mais il y avait deux autres gars qui avaient tout

compris, et qui ont dit qu'oncle Twan avait raison. Alors le Boulanger nous a laissés partir.

— Je vois ; et pourquoi désiriez-vous quitter la bande du Boulanger ?

— Parce qu'il commençait à se croire quelqu'un et qu'il acceptait des boulots qu'on n'aimait pas. Des boulots au-dessus de nos moyens, pour ainsi dire. L'autre jour, il a voulu qu'on l'aide, Tchang et moi, à passer deux coffres de l'autre côté de la frontière. J'ai dit non, ça jamais. Primo, si on se fait pincer, on en prendra pour gros. Deuzio, les types qui exécutent ce genre de boulots pour le Boulanger meurent en général tous d'accident peu après. C'est vrai qu'il arrive des accidents, mais il en arrive un peu trop souvent à mon goût.

Le juge jeta un regard entendu à Tao Gan.

— Lorsque toi et Tchang avez refusé, qui s'est chargé du boulot ?

— Ying, Meng et Lau, s'empressa de répondre Seng.

— Où sont-ils à présent ?

Seng se passa le pouce en travers de la gorge.

— De simples accidents, figurez-vous ! fit-il avec un sourire, mais une lueur de peur brillait dans ses petits yeux.

— À qui devaient être remis ces coffres ? insista le juge.

Le truand haussa ses larges épaules.

— Qui sait ! J'ai vaguement entendu le Boulanger parler à Ying d'un gros richard qui possède un grand magasin, ici, sur la place du marché. J'ai pas posé de questions, ce n'était pas mon problème ; moins j'en sais, mieux je me porte. Et oncle Twan a dit que j'avais bougrement raison.

— Où étais-tu hier soir ?

— Moi ? Je suis allé avec Tchang et ma sœur à la Carpe rouge manger un morceau et faire une partie de dés. Oncle Twan a dit qu'il allait dîner dehors ; il n'aimait pas jouer aux dés. Quand on est rentrés, à minuit, il n'était toujours pas là. Le pauvre vieux s'est fait casser la figure ! Il n'aurait pas dû sortir seul dans une ville qu'il ne connaissait pas !

Le juge Ti sortit la bague à l'émeraude de sa manche.

— Tu as déjà vu cet objet ? demanda-t-il.

— Bien sûr ! C'était la bague d'oncle Twan. Il la tenait de son père. « Demande-lui de te la donner », j'avais dit à ma sœur. Mais elle a refusé. C'est pas de veine, Noble Seigneur, d'être affligé d'une sœur pareille !

— Remmène cet homme dans sa cellule ! ordonna le juge au chef des sbires. Et demande à l'intendante de conduire mademoiselle Seng à mon cabinet.

Alors qu'ils traversaient la cour, le juge, en proie à la plus vive excitation, dit à Tao Gan :

— Tu as fait une très jolie prise ! C'est notre premier élément majeur dans cette affaire de contrebande. Je vais envoyer immédiatement un messenger spécial à mon collègue de Tchiang-peï pour lui demander d'arrêter le Boulanger. Il révélera le nom de son commanditaire et de celui à qui les coffres devaient être livrés. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que ce dernier se révèle être notre ami Leng, le prêteur sur gages ! Il est riche, propriétaire d'un grand magasin sur la place du marché et se rend régulièrement à Tchiang-peï.

— Croyez-vous que Seng Kiou soit réellement innocent du meurtre de Twan, Excellence ? Ce que le fils de Leng nous a raconté semble s'appliquer parfaitement à lui et à sa sœur.

— Nous le saurons lorsque nous aurons découvert la vérité sur l'énigmatique Twan Mou-tsaï, Tao Gan. J'ai eu l'impression que Seng Kiou nous a dit tout ce qu'il savait. Mais il y a probablement beaucoup de choses qu'il ignore. Nous allons voir ce que va déclarer sa sœur.

Ils étaient arrivés au greffe du tribunal. Le chef des scribes se leva précipitamment et se porta à leur rencontre, en tendant un papier au juge.

— J'ai entendu incidemment monsieur Tao Gan s'enquérir auprès du chef des sbires sur un truand nommé Liou, le Boulanger, Excellence. Ce rapport de routine sur les affaires du tribunal de Tchiang-peï vient d'arriver. Il contient un passage concernant cet individu.

Le juge Ti parcourut rapidement le document puis le tendit à Tao Gan en s'exclamant avec humeur :

— Quel manque de chance ! Tiens, lis ça, Tao Gan ! Le Boulanger a été tué hier dans une rixe d'ivrognes !

Le juge entra dans son cabinet en agitant furieusement ses manches.

Une fois assis à son bureau, il regarda sombrement Tao Gan et lui dit d'un air abattu :

— Je pensais que nous en étions presque arrivés à résoudre cette affaire ! Et nous voici revenus à notre point de départ. Les trois hommes susceptibles de nous apprendre à qui était destinée la contrebande ont été assassinés par le Boulanger. Il n'est guère étonnant que Ma Jong et Tsiao Tai n'aient pas réussi à les retrouver ! Leurs cadavres doivent pourrir dans un puits ou être enterrés au pied d'un arbre, dans la forêt... Quant au Boulanger, le seul à pouvoir nous révéler les noms des chefs de bande, il a fallu qu'il se fasse tuer ! ajouta le juge en se tirant rageusement la barbe.

Tao Gan enroulait consciencieusement les trois longs poils de sa verrue sur son maigre index.

— Peut-être qu'un interrogatoire serré des complices du Boulanger, à Tchiang-pei pourrait... commença-t-il au bout d'un moment.

— Non, trancha sèchement le juge. Le Boulanger s'est débarrassé de tous ceux qui ont exécuté le sale boulot pour son compte. Le fait qu'il ait pris cette mesure extrême prouve qu'il avait reçu de son commanditaire l'ordre de garder parfaitement secret tout ce qui se rapportait à la contrebande.

Sortant son éventail de sa manche, il l'agita énergiquement avant de reprendre :

— Le meurtre de Twan a certainement un rapport étroit avec cette affaire. J'ai la nette impression que si nous parvenons à élucider ce crime, nous obtiendrons la clé de l'énigme de ce réseau de contrebandiers. Entrez !

On avait frappé à la porte. Une femme grande et maigre, vêtue d'une sobre robe brune et portant sur la tête un carré de tissu noir, pénétra dans le cabinet particulier en poussant devant elle une svelte jeune fille.

— Voici mademoiselle Seng, Excellence, annonça l'intendante d'une voix rauque.

Le juge Ti jeta un regard pénétrant à la jeune fille qui le lui rendit avec arrogance, fixant sur le magistrat de grands yeux

vifs. Son visage ovale et hâlé était d'une beauté frappante. Elle n'était pas maquillée et n'en avait d'ailleurs aucun besoin. Sa petite bouche était vermeille, ses longs sourcils, au-dessus d'un nez finement dessiné, possédaient une gracieuse courbe naturelle, et ses cheveux, pendant en deux tresses sur ses épaules, étaient longs et soyeux. La misérable veste bleue et le pantalon rapiécé semblaient déplacés sur une jeune fille aussi belle. Elle resta debout devant le bureau, les mains glissées dans la cordelière qui lui tenait lieu de ceinture.

Après l'avoir observée un long moment, le juge déclara calmement :

— Nous essayons de découvrir d'où vient monsieur Twan Mou-tsaï. Dites-moi où et comment vous l'avez rencontré.

— Si vous croyez que vous allez pouvoir tirer quoi que ce soit de moi, monsieur le Fonctionnaire, lança-t-elle, vous faites la plus belle erreur de votre vie !

L'intendante s'avança pour la gifler, mais le juge intervint à temps.

— Vous vous trouvez devant votre magistrat, mademoiselle Seng, reprit-il sans se départir de son calme. Vous devez répondre à mes questions, savez-vous.

— Vous croyez que j'ai peur du fouet ? Vous pouvez me battre tant que vous voudrez, je tiendrai bon.

— Vous ne serez pas fouettée, intervint Tao Gan à ses côtés. En dehors de l'affaire de l'oncle Twan, vous êtes coupable de vagabondage et de prostitution sans licence. Vous allez être marquée au fer sur les deux joues.

La jeune fille pâlit instantanément.

— Ne vous en faites pas, reprit Tao Gan d'un ton bonhomme. En mettant suffisamment de poudre, les traces ne se verront pas. Pas trop, tout du moins.

La jeune fille se tenait raide devant le juge, l'air effaré. Puis elle haussa les épaules.

— Je n'ai rien fait de mal, dit-elle. Et je ne crois pas une seconde qu'oncle Twan ait dit du mal de moi. Sûrement pas ! Où je l'ai rencontré ? À la capitale, il y a un an environ. Je m'étais blessée à la jambe et je suis entrée dans son magasin pour m'acheter un emplâtre.



« JE N'AI RIEN FAIT DE MAL », DIT-ELLE

Il se trouvait par hasard au comptoir et a engagé la conversation très amicalement. C'était la première fois qu'un riche s'intéressait à moi sans commencer aussitôt à me faire les propositions que vous imaginez, et c'est ce qui m'a plu chez lui. J'ai accepté de le revoir le soir même, et puis une chose en entraînant une autre, si vous voyez ce que je veux dire... C'est un vieux monsieur, bien sûr, la cinquantaine, à mon avis. Mais c'est un véritable gentilhomme, qui parle bien et se montre toujours disposé à écouter mon bavardage.

La jeune fille se tut et regarda le juge en attendant qu'il intervînt.

— Combien de temps cela a-t-il duré ? demanda-t-il.

— Deux semaines. Ensuite, j'ai dit à oncle Twan qu'il fallait se dire au revoir, car on allait partir pour ailleurs. Il a voulu me donner une pièce d'argent, mais j'ai refusé ; je ne suis pas une putain, heureusement, bien que mon frère n'attende que ça, ce paresseux de maquereau ! Voilà comme ça s'est passé. Mais trois semaines plus tard, on était à Kouang-yeh, Twan a déboulé dans notre auberge. Il m'a dit qu'il voulait faire de moi sa

seconde épouse, et qu'il ferait à mon frère un somptueux cadeau, en espèces.

Elle s'essuya le visage du revers de la manche, tira sur sa veste et reprit :

— J'ai répondu à Twan que je lui en étais reconnaissante, mais que je ne voulais pas d'argent, ni rien d'autre. Je voulais ma liberté, un point c'est tout ; et je n'ai aucune envie de me retrouver enfermée entre quatre murs, de dire Madame à sa Première Épouse et de tarabuster les servantes du matin au soir. Twan s'en est allé, le pauvre vieux était tout triste. Moi aussi, car après ça je me suis bagarrée avec mon frère et il m'a fait des bleus partout ! Bon, le mois suivant, on était dans un village en amont du fleuve, non loin de Tchiang-peï, le vieux Twan réapparaît. Il dit qu'il a vendu son commerce à son associé et qu'il a décidé de se joindre à nous. Mon frère lui répond qu'il est le bienvenu du moment qu'il lui verse une rente régulière, car on n'a rien sans rien, qu'il dit. J'ai dit à mon frère qu'il n'en était pas question. Twan peut nous suivre et il peut dormir avec moi quand ça lui chante. Mais je ne veux pas une sapèque de lui. Mon frère entre dans une rage folle, il m'attrape avec Tchang et me baisse mon pantalon. Ils m'auraient sérieusement battue si Twan ne s'était pas interposé. Il a pris mon frère à part et ils sont parvenus à une sorte d'arrangement. Enfin, si Twan désire payer mon frère pour qu'il lui apprenne tous les secrets du vagabondage, c'est son problème. Alors Twan s'est joint à nous et cela fait presque un an qu'il nous suivait, jusqu'à hier soir.

— Vous voulez dire, s'étonna le juge, que monsieur Twan, riche commerçant habitué au luxe de la capitale, a partagé votre vie et couru les routes comme un vulgaire vagabond ?

— Mais naturellement ! Et il aimait ça, je vous assure. Il m'a répété cent fois qu'il n'avait jamais été aussi heureux. Il commençait à en avoir assez de la vie à la capitale. Ses femmes étaient parfaites lorsqu'elles étaient jeunes, mais à présent elles n'arrêtaient plus de se chamailler ; ses fils étaient grands et ne cessaient d'intervenir dans ses affaires, passant leur temps à vouloir lui apprendre à gérer son commerce. Il avait beaucoup aimé sa fille unique, mais elle avait épousé un marchand du Sud, et il ne la voyait plus. En outre, disait-il, il était obligé

d'aller dans des réceptions tous les soirs, et cela lui avait donné des maux d'estomac. Avec nous, il n'a plus jamais eu mal, paraît-il. Et puis Tchang lui a appris à pêcher et Twan adorait ça. Il se débrouillait bien d'ailleurs.

Le juge observa la jeune fille en se tirant la moustache.

— J'imagine que monsieur Twan allait voir ses nombreuses relations d'affaires dans les villes que vous traversiez ?

— Absolument pas ! Il disait qu'il ne voulait plus entendre parler de tout ça. À l'occasion, il passait voir un de ses collègues, quand il avait besoin d'argent.

— Est-ce que monsieur Twan se déplaçait avec d'importantes sommes d'argent ?

— Faux encore ! À mon sujet, il était complètement toqué, mais à part ça oncle Twan était un redoutable homme d'affaires, croyez-moi ! Il n'avait jamais plus d'une poignée de sapèques dans sa manche. Mais chaque fois que l'on arrivait dans une grande ville, il allait chez un négociant en argent et escomptait une traite, comme il disait. Ensuite, il remettait l'argent à un collègue pour qu'il le lui garde. Sage précaution, étant donné le genre de salaud surnois qu'est mon frère ! Mais oncle Twan pouvait à tout moment avoir énormément d'argent, autant qu'il le désirait. Et quand je dis énormément, c'est énormément ! En arrivant ici à Han-yuan, il avait cinq lingots d'or sur lui. Cinq lingots d'or, s'il vous plaît ! Je n'aurais jamais cru qu'on puisse avoir autant d'argent à soi tout seul ! Ne fais surtout pas voir ça à mon frère, ai-je dit à Twan ; ce n'est pas un assassin, mais pour une telle quantité d'or, il tuerait volontiers une ville entière ! Oncle Twan a souri, son petit sourire bien particulier, et m'a dit qu'il savait où le cacher en lieu sûr. Et le lendemain, vrai, il n'avait plus qu'une ligature de sapèques en manche. Je peux avoir une tasse de thé ?

Le juge Ti fit un signe à l'intendante qui servit aussitôt une tasse à la jeune fille ; son expression revêche indiquait cependant qu'elle désapprouvait cette infraction aux règles de la prison. Le juge Ti, occupé à regarder Tao Gan, ne s'aperçut de rien. Tao Gan hochait la tête. Ils étaient sur la bonne voie. Quand la jeune fille eut bu quelques gorgées de thé, le juge lui demanda :

— À qui monsieur Twan a-t-il remis ces lingots d'or ?

La jeune fille haussa ses belles épaules.

— J'en sais long sur sa vie, mais il ne m'a jamais parlé de ses affaires et je ne lui ai jamais posé de questions à ce sujet. Et pourquoi l'aurais-je fait ? Le premier jour de notre arrivée ici, il a dit à mon frère qu'il devait aller voir quelqu'un qui avait une boutique sur la place du marché. « Je croyais que vous n'étiez jamais venu à Han-yuan ? » s'étonna mon frère. « C'est exact, a répondu Twan, mais j'y ai des amis. »

— Quand avez-vous vu Twan pour la dernière fois ?

— Hier soir, juste avant dîner. Il est sorti et n'est pas revenu. Il en a eu assez, j'imagine, et il est retourné à la capitale. C'est son droit, il est libre, n'est-ce pas ? Mais il aurait dû savoir qu'il n'avait pas besoin de me mentir. Il est même allé jusqu'à me dire hier soir qu'il avait l'intention de se joindre officiellement à notre bande, si je puis dire, et de prêter serment ! Il va me manquer un peu, mais pas trop. Une fille comme moi peut bien se débrouiller sans oncle, non ?

— Absolument. Où a-t-il dit qu'il allait ?

— Oh ! il a eu ce petit sourire mystérieux et dit qu'il allait manger un morceau chez l'ami qu'il avait vu le jour de notre arrivée. J'ai gobé son bobard !

Le juge Ti posa l'émeraude sur le bureau.

— Vous avez affirmé n'avoir jamais rien accepté de monsieur Twan. Pourquoi donc avez-vous essayé de mettre sa bague en gage ?

— J'ai jamais rien accepté ! Elle me plaisait, et oncle Twan me l'avait laissé porter quelques jours. Quand on est passés devant une grande officine de prêteur sur gages l'autre jour, je suis entrée demander combien elle valait, comme ça, pour m'amuser. Mais ce gros porc de prêteur m'a instantanément attrapée par la manche et m'a fait des propositions dégoûtantes. Alors je suis ressortie.

La jeune fille écarta une mèche de cheveux et reprit en souriant légèrement :

— Pour sûr que ce n'était pas mon jour de veine ! À peine dehors, un grand gaillard m'a arrêtée en me disant que j'étais sa bonne amie ! J'en ai eu des frissons rien qu'à la façon dont il me

regardait avec ses gros yeux ! Mais oncle Twan est aussitôt intervenu : « Bas les pattes ! Elle est avec moi ! » Et mon frère lui a tordu le bras et l'a envoyé promener avec un bon coup de pied dans le derrière. Les hommes sont tous les mêmes, croyez-moi ! Ils s'imaginent, en voyant une jeune vagabonde, qu'ils n'ont qu'à lever le petit doigt pour qu'elle se jette à leur cou ! Non, oncle Twan était bel et bien un merle blanc ! Et si vous essayez de me faire croire qu'il a débité des sornettes sur mon compte, je vous traiterai de menteur, comme je vous le dis !

Tao Gan remarqua que le juge Ti ne semblait pas avoir entendu ses derniers mots. Le regard fixe, il caressait ses longs favoris en pensant visiblement à autre chose. Tao Gan fut frappé par l'air soudainement abattu du juge, et il se demanda quelle était la cause de ce brusque changement car, avant l'entretien avec mademoiselle Seng, il s'était montré plein d'entrain à l'idée de découvrir de nouveaux éléments sur l'affaire de contrebande. Et la jeune fille lui avait inconsciemment fourni de précieux renseignements. Le juge avait également pu déduire de son récit décousu que Twan n'avait rejoint la bande qu'afin de couvrir ses activités illégales ; il était probablement le trésorier de ce réseau de contrebandiers. C'était une excellente couverture, d'ailleurs, car qui aurait soupçonné un vagabond courant la campagne avec un couple de deux malandrins ? Et le personnage que Twan était allé voir dans la matinée devait être un des agents qui écoulait la marchandise de contrebande. Une fouille systématique de toutes les boutiques de la place du marché et un interrogatoire serré de leurs propriétaires permettraient de l'identifier. À partir de là, ils pourraient remonter jusqu'au chef du réseau... celui que les autorités supérieures étaient si impatientes de retrouver ! Tao Gan se racla la gorge plusieurs fois de suite, mais le juge Ti n'y fit apparemment pas attention. L'intendante, étonnée elle aussi de ce silence interminable, jeta un regard interrogateur à Tao Gan qui se contenta de secouer la tête.

La jeune fille commença à s'agiter sur place.

— Tiens-toi tranquille ! lança l'intendante.

Le juge Ti, tiré de ses réflexions, releva la tête. Repoussant en arrière son bonnet noir, il annonça calmement à mademoiselle Seng :

— Monsieur Twan a été assassiné hier soir.

— Assassiné ? s'écria la jeune fille. Oncle Twan assassiné ? Qui a fait ça ?

— J'espérais que vous pourriez nous l'apprendre, repartit le juge.

— Où l'a-t-on découvert ? demanda-t-elle, tendue.

— Dans une cabane abandonnée, dans la forêt.

Elle frappa son petit poing sur le bureau et s'écria les yeux étincelants :

— C'est ce chien de Liou qui a fait ça ! Le Boulanger a envoyé ses hommes à ses trousses parce qu'oncle Twan nous avait aidés à quitter sa bande de pourris. Et oncle Twan est tombé dans le piège ! Le chien, le sale chien !

Enfouissant son visage dans les mains, la jeune fille éclata en sanglots.

Le juge Ti attendit qu'elle se calmât quelque peu avant de lui présenter sa tasse de thé. Dès qu'elle eut fini de boire, il lui demanda :

— Monsieur Twan, en se joignant à vous, s'est-il coupé le bout du petit doigt ?

Elle sourit à travers ses larmes.

— Il en avait très envie, mais n'en a jamais eu le courage ! Je ne sais combien de fois il a essayé, debout, la main gauche posée contre un arbre, un couperet dans la droite, et moi à côté de lui, en train de compter jusqu'à trois ! Mais il a eu peur, à chaque fois !

Le juge Ti hocha la tête. Il réfléchit quelques instants, puis poussa un profond soupir et prit son pinceau. Après avoir rédigé un bref message sur une de ses grandes cartes de visite rouges, il la glissa dans une enveloppe sur laquelle il traça encore quelques mots.

— Va chercher un secrétaire ! ordonna-t-il à Tao Gan.

Lorsque Tao Gan revint avec le chef des scribes, le juge remit l'enveloppe à ce dernier en disant :

— Que le chef des sbires aille la porter immédiatement.

Puis se tournant vers la jeune fille qu'il regarda d'un air pensif, il ajouta :

— Vous n'avez pas un bon ami quelque part ?

— Si. Il est batelier à Tchiang-peï. Il veut m'épouser mais je lui ai demandé d'attendre un an ou deux. Il aura alors sa propre barque, et moi j'aurai eu tout le loisir de prendre du bon temps. On transportera de la marchandise sur le canal, en nous faisant assez d'argent pour avoir de quoi remplir notre bol de riz et nous amuser par-dessus le marché !

Elle jeta un regard inquiet au juge :

— Vous allez vraiment me marquer le visage au fer ?

— Non. Mais il faudra que vous viviez un peu moins librement d'ici peu. Trop de liberté peut être nuisible, savez-vous ?

Le juge fit un signe à l'intendante qui prit la jeune fille par le bras et sortit.

— Qu'est-ce qu'elle a pu parler ! s'exclama Tao Gan. Elle a eu du mal à se décider, mais une fois partie impossible de l'arrêter !

— Je l'ai laissée raconter les choses à sa façon. Un interrogatoire serré n'est indispensable que lorsque tu t'aperçois que l'on te ment. Souviens-t'en pour une autre fois, Tao Gan.

Le juge Ti frappa dans ses mains et ordonna à l'employé qui venait d'apparaître de lui apporter une serviette chaude.

— Twan Mou-tsaï était un intelligent gredin, Excellence, reprit Tao Gan. Cette fille n'est pas sotte, mais elle n'a jamais deviné que Twan dirigeait un réseau de contrebande.

Le juge Ti ne répondit pas. Il rangea les papiers épars sur son bureau et posa la bague devant lui, dans l'espace qu'il venait de ménager. L'employé apporta une bassine de cuivre remplie d'eau chaude parfumée. Le magistrat y prit une serviette humide qu'il se passa sur le visage et les mains. Puis il se carra confortablement dans son fauteuil.

— Ouvrez la fenêtre, Tao Gan, dit-il. On étouffe ici.

Il réfléchit un instant puis leva les yeux vers Tao Gan et poursuivit :

— J'ignore si Twan était intelligent ou non. Mademoiselle Seng en a brossé un portrait sur le vif : un homme d'âge mûr qui se met brusquement à douter de la validité de toutes les normes

reconnues et qui se demande dans quel but il a vécu jusqu'alors. De nombreux hommes, parvenus à un certain âge, passent par ce genre de remise en question. Pendant un an ou deux, ils sont une calamité pour eux-mêmes comme pour leur famille ; puis un jour ils retombent sur leurs pieds et rient de leur propre folie. Toutefois, en ce qui concerne Twan, ce fut différent. Il décida de couper définitivement tous les liens avec le passé, et mena cette décision jusqu'à sa conclusion logique : une vie entièrement nouvelle. Quant à savoir s'il aurait eu à regretter ce choix dans quelques années, nous l'ignorerons toujours. Ce devait être un homme passionnant, ce monsieur Twan ; excentrique, certes, mais assurément doté d'une forte personnalité.

Le juge se tut. Tao Gan commença à s'agiter sur sa chaise. Il avait hâte de passer à l'étape suivante de l'enquête. Après s'être raclé la gorge un certain nombre de fois, il demanda d'un ton embarrassé :

— Doit-on maintenant faire venir Tchang pour l'interroger, Excellence ?

Le juge Ti releva la tête.

— Tchang ? Ah oui, tu veux parler de l'ami de Seng Kiou ? Tu t'en occuperas demain, Tao Gan. Pose-lui les questions habituelles. Seng Kiou et lui ne me préoccupent guère. Je songeais à la jeune fille, à vrai dire. Je ne sais absolument pas quoi faire d'elle ! Le gouvernement considère d'un très mauvais œil le vagabondage, car il peut conduire au vol et autres troubles de l'ordre public, sans parler de la prostitution clandestine qui, en tant que fraude fiscale, lèse le ministère des Finances. Au regard de la loi, elle devrait être fouettée et jetée en prison pour deux ans. Mais je suis persuadé que sa détention ferait d'elle une criminelle endurcie destinée à finir sur l'échafaud ou dans le ruisseau. Ce serait dommage, car elle a, assurément, de précieuses qualités. Nous devons essayer de trouver une autre solution.

Le magistrat secoua la tête d'un air ennuyé, puis reprit :

— Quant à Seng Kiou et l'autre voyou, je vais les condamner à un an de service obligatoire dans l'armée du Nord. Cela leur fera passer leur paresse et leur donnera l'occasion de montrer

de quoi ils sont capables. S'ils se conduisent bien, ils pourront, le moment venu, demander à être enrôlés comme soldats libres. En ce qui concerne la sœur de Seng... Mais oui, c'est la seule solution, bien sûr ! Je vais la faire engager comme domestique chez monsieur Han Young-han ! Han est un monsieur très strict et à cheval sur les principes qui mène sa grande maisonnée de main de maître. Si elle y travaille un an, elle apprendra à découvrir tous les agréments d'une vie plus réglée et, au moment opportun, fera une excellente épouse pour son jeune batelier !

Tao Gan regarda le magistrat d'un air désolé. Il lui semblait très fatigué, pâle et les traits tirés. La journée avait été vraiment longue. Son maître trouverait-il présomptueux qu'il lui propose de se charger de la vérification de routine des boutiques de la place du marché ? Ou bien d'interroger Leng à nouveau ? Tao Gan décida de s'enquérir tout d'abord des projets du juge Ti.

— Que pensez-vous que nous devrions faire à présent, Excellence ? J'ai songé...

— Ce que nous devrions faire ? s'étonna le juge en sourcillant. Il n'y a rien à faire. Ne t'es-tu pas aperçu que tous nos problèmes étaient résolus ? Nous savons à présent comment et pourquoi Twan a été assassiné, qui a transporté son corps dans la cabane, tout quoi ! Y compris, naturellement, qui servait d'agent local au réseau de contrebande.

Comme Tao Gan fixait sur son maître des yeux écarquillés, ce dernier enchaîna avec impatience :

— Enfin, tu as entendu toute la démonstration, n'est-ce pas ? Si je règle en ce moment avec toi les à-côtés, c'est uniquement parce que je n'ai rien de mieux à faire en attendant l'arrivée du personnage clé de cette tragédie.

Tao Gan ouvrait la bouche pour dire quelque chose quand le juge Ti s'empressa de poursuivre :

— Oui, c'est effectivement une tragédie. Souvent, Tao Gan, le dénouement d'une affaire complexe me procure un sentiment de satisfaction, la satisfaction d'avoir redressé un tort et résolu une énigme. En revanche, cette affaire-ci m'afflige considérablement. Curieusement, j'en ai eu le vague pressentiment en découvrant cette bague ce matin, juste après

l'avoir reprise au gibbon. Il en émanait une sorte de souffrance humaine... La souffrance est une chose terrible, Tao Gan. Parfois elle grandit les êtres, la plupart du temps, elle les dégrade. Nous allons voir tout de suite comment elle a agi sur le personnage principal de ce drame et...

Il s'interrompit brusquement et tourna la tête vers la porte. Des pas avaient résonné dans le couloir. Le chef des sbires introduisit monsieur Wang.

L'apothicaire, homme petit et alerte dans sa robe de soie noire impeccable, salua profondément le magistrat.

— Que peut pour Votre Excellence l'humble personne que je suis ? demanda-t-il courtoisement.

Désignant la bague posée sur son bureau, le juge Ti dit d'une voix égale :

— Pourriez-vous me dire pourquoi vous n'avez pas également pris cette bague quand vous avez détroussé le mort ?

Wang sursauta violemment en découvrant la bague, mais il ne tarda pas à se reprendre.

— Je ne comprends absolument pas de quoi il s'agit, Noble Juge ! s'indigna-t-il. Le chef des sbires s'est présenté chez moi avec votre carte de visite m'enjoignant de venir vous voir pour renseignements et...

— En effet, coupa le juge. Des renseignements sur le meurtre de votre collègue, monsieur Twan Mou-tsaï !

L'apothicaire voulut intervenir mais le juge leva la main.

— Non, écoutez-moi ! Je sais exactement ce qui s'est passé. Vous aviez un besoin pressant des cinq lingots d'or que monsieur Twan vous avait confiés parce que votre projet de passer en fraude deux précieux coffres de Tchiang-peï à Han-yuan avait échoué. Les hommes du Boulanger, que vous aviez engagés, ont tout gâché et la police militaire a saisi l'onéreuse marchandise que vous n'aviez peut-être pas même encore payée. Le désir de Twan de rejoindre la bande de mademoiselle Seng en prêtant serment et en se coupant le bout du petit doigt gauche vous a fourni une excellente occasion pour assassiner ce malheureux.

Le chef des sbires s'approcha de Wang, mais le juge Ti secoua négativement la tête.

— Twan n'avait pas le courage de se couper tout seul le petit doigt, poursuivit le juge, et vous lui avez promis de procéder vous-même à l'opération hier soir, chez vous, dans votre maison de la montagne. Vous étiez convenus de le faire avec le grand couperet dont on se sert pour découper les racines médicinales. Une extrémité du couteau pesant et effilé est fixée par un axe mobile à la planche, et le manche se trouve de l'autre côté. Grâce à cet instrument très précis, dont dispose tout apothicaire ou marchand de produits médicinaux, l'opération pouvait être réalisée sans risque d'erreur, et assez rapidement et proprement pour réduire la douleur au minimum. Twan s'est mis dans cette situation parce qu'il désirait prouver à la jeune vagabonde qu'il aimait qu'il avait bien l'intention de passer avec elle le restant de ses jours.

Le juge Ti se tut un instant, tandis que Wang le dévisageait, l'air éberlué.

— Avant même que Twan ait eu le temps de placer correctement la main sur le billot, le grand couperet s'est abattu, lui tranchant quatre doigts. Puis l'infortuné vieillard a été happé à la tête d'un coup mortel à l'aide du pilon destiné à la préparation des drogues, et son cadavre a été transporté jusqu'à la cabane abandonnée. On l'y aurait trouvé, au bout de plusieurs semaines probablement, en état de décomposition avancée. Du reste, vous aviez pris la précaution de le fouiller et d'enlever tout ce qui aurait permis l'identification du mort. J'aurais fait incinérer le corps comme étant celui d'un vagabond inconnu. Mais un gibbon de la forêt m'a mis sur la bonne voie...

— Un... un gibbon ? bégaya Wang.

— Oui, le gibbon qui a trouvé la bague de Twan, que vous voyez là devant moi. Mais cela ne vous regarde pas, c'est une autre histoire.

Le juge Ti garda le silence qu'aucun bruit ne vint troubler.

Wang était devenu blême et ses lèvres se contractèrent. Il avala plusieurs fois sa salive avant de déclarer d'une voix si rauque qu'elle était à peine audible :

— Oui, j'avoue avoir tué Twan Mou-tsaï. Tout s'est passé exactement comme vous l'avez décrit, à l'exception de votre remarque concernant les coffres de contrebande. Ils ne

m'appartenaient pas ; je n'étais qu'un simple agent chargé d'en écouler le contenu.

Il soupira et poursuivit d'un ton plus détendu :

— J'ai subi un grand nombre de revers de fortune ces deux dernières années, et mes créanciers me harcelaient. L'homme auquel je devais le plus d'argent était un banquier de la capitale.

Twan mentionna un nom connu du juge Ti ; il s'agissait d'un célèbre banquier, cousin de l'inspecteur des finances.

— Il m'a écrit que si je voulais bien passer le voir, nous discuterions affaires. Je me suis rendu à la capitale et il m'a reçu le plus gracieusement du monde. Il m'a dit que si j'acceptais de collaborer à certaine opération financière, il annulerait non seulement mes traites, mais me verserait une large part des bénéfices. Naturellement, j'ai accepté. Puis, à ma stupéfaction horrifiée, il m'a expliqué froidement qu'il avait organisé un réseau de contrebande couvrant l'ensemble du territoire !

Wang se passa la main sur les yeux.

— Lorsqu'il mentionna l'ampleur des profits, reprit-il en secouant la tête, je flanchai. Et j'ai fini par accepter. Je... je ne supporte pas l'idée d'en être réduit à la pauvreté. Et quand j'ai pensé à tout l'argent qui allait me revenir... J'aurais pourtant dû savoir à quoi m'en tenir ! Au lieu d'annuler mes traites, le diabolique escroc ne les a pas lâchées ; et il m'a remercié de mes services en me prêtant de l'argent à un taux exorbitant. Je ne tardai pas à être entièrement à sa merci. Lorsque Twan m'a confié les cinq lingots d'or, j'ai tout de suite vu là l'occasion de rembourser mon commanditaire et de redevenir un homme libre. Je savais que Twan n'avait dit à personne qu'il viendrait chez moi hier soir, car il ne voulait pas que l'on sût qu'il n'avait pas le courage de se couper lui-même le petit doigt. Il avait insisté pour que je cache sa visite à ma propre famille. Je l'ai fait entrer par la porte de service.

L'apothicaire sortit un mouchoir de soie de sa manche et essuya son visage en sueur. Puis il dit d'une voix ferme :

— Si Votre Excellence avait l'amabilité de me donner une feuille de papier, je rédigerais sur-le-champ ma confession, attestant que j'ai assassiné Twan Mou-tsaï avec préméditation.

— Je ne vous ai encore rien demandé de tel, monsieur Wang, répondit calmement le juge Ti. Il reste encore quelques points à éclaircir. Tout d'abord, pourquoi monsieur Twan désirait-il pouvoir disposer à tout instant d'aussi grosses sommes d'argent ?

— Parce qu'il ne cessait d'espérer qu'un jour ou l'autre cette jeune vagabonde consentirait à l'épouser. Il m'a dit qu'il voulait pouvoir la racheter aussitôt à son frère et acheter une belle maison de campagne quelque part pour commencer une nouvelle vie.

— Je vois. Ensuite, pourquoi n'avez-vous pas avoué franchement à Twan que vous aviez de gros ennuis financiers ? N'est-il pas convenu de longue date que les membres d'une même guilda se doivent secours et assistance ? Et monsieur Twan était bien assez riche pour pouvoir vous prêter cinq lingots d'or.

Wang eut l'air profondément bouleversé par toutes ces questions. Ses lèvres remuèrent sans qu'un son ne parvînt à en sortir. Le juge Ti n'insista pas et poursuivit :

— Enfin, vous êtes un homme d'un certain âge, d'une constitution peu robuste. Comment avez-vous réussi à transporter le corps jusqu'à la cabane ? Il est vrai qu'elle se trouve en contrebas, mais, néanmoins, je ne crois pas que vous ayez pu y parvenir tout seul.

Wang s'était ressaisi. Secouant la tête d'un air catastrophé, il répondit :

— Je ne sais absolument pas comment j'ai fait, Excellence ! Mais j'étais comme fou, obsédé par l'idée que je devais à tout prix cacher le corps, au plus vite. Cela m'a donné la force de le traîner jusqu'au jardin et de là dans la forêt. Je suis rentré chez moi plus mort que vif...

Wang s'épongea de nouveau le front, puis ajouta d'une voix plus assurée :

— Je suis pleinement conscient d'avoir tué un homme estimable pour son argent, Excellence, et je sais qu'il me faudra payer ce crime de ma vie.

Le juge Ti se redressa sur son siège. Posant les coudes sur son bureau, il se pencha en avant et dit d'une voix douce à Wang :

— Toutefois, vous n'avez pas compris que si vous avouez ce meurtre, tous vos biens seront confisqués, monsieur Wang. Par ailleurs, votre fils n'hériterait pas, quoi qu'il en soit, car je vais devoir le faire déclarer irresponsable.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Wang en se penchant pour écraser son poing sur le bureau. C'est faux, c'est un mensonge ! Mon fils est parfaitement sain d'esprit, croyez-moi ! Il est simplement un peu en retard, mais il n'a que vingt ans, après tout ! Son esprit se développera nécessairement avec l'âge... Et avec un peu de patience, si l'on évite de l'énerver, il est parfaitement normal !

Après avoir jeté au juge un regard implorant, il reprit d'une voix tremblante :

— C'est mon fils unique, Excellence, un garçon si gentil, si obéissant... Je vous assure, Excellence...

— Je veillerai personnellement à ce que l'on prenne grand soin de lui, monsieur Wang, répondit posément le magistrat. Je vous en donne ma parole. Mais si nous ne prenons pas les mesures qui s'imposent, votre fils risque de provoquer d'autres accidents ; il faut le mettre sous tutelle, c'est la seule solution. Il y a deux jours, en sortant de votre officine, il est tombé par hasard sur cette jeune vagabonde qui venait de chez Leng, le prêteur. Elle est très belle, et dans son esprit dérangé, votre fils a cru que c'était sa bonne amie. Il a voulu la saisir, mais monsieur Twan a dit que c'était son amie à lui et le frère de mademoiselle Seng a chassé votre fils. Cet incident a fait une forte impression sur son esprit fragile. Hier, lorsque Twan est venu vous voir, votre fils a dû l'apercevoir. Persuadé qu'il s'agissait de l'homme qui lui avait pris sa bien-aimée, il l'a tué. Puis vous avez laissé votre fils transporter le cadavre jusqu'à la cabane, en lui montrant le chemin. C'était une tâche facile pour votre fils qui, comme beaucoup de jeunes gens arriérés mentalement, est d'une taille et d'une force physique exceptionnelles.

Wang acquiesça, abasourdi. De profondes rides s'étaient creusées sur son visage pâle et tendu, et ses épaules s'étaient affaissées. Le marchand fringant et dynamique avait fait brusquement place à un vieillard.

— Voilà donc pourquoi il ne cessait de parler de cette fille et de Twan... J'ai été complètement pris au dépourvu hier soir, car toute la journée il avait été d'une humeur charmante... Dans l'après-midi, nous sommes allés nous promener dans les bois, et il avait l'air tellement heureux, il regardait les gibbons jouer dans les arbres... Il a dîné avec l'intendant, puis est parti se coucher, car il se fatigue vite... J'avais prévenu mon intendant que je dînerais seul, dans ma bibliothèque, et lui y ai fait apporter une petite collation. Tandis que je dînais en compagnie de Twan, je lui ai parlé de l'or. Il m'a répondu aussitôt que je n'avais pas à m'inquiéter, qu'il pouvait facilement en faire venir davantage de la capitale si besoin était et que je pourrais le rembourser à tempérament. « Je considère l'aimable service que vous allez bientôt me rendre, ajouta-t-il en souriant, comme un intérêt sur ce prêt ! » Voilà l'homme qu'était Twan, Excellence. Il s'est empressé de vider une grande coupe de vin, puis nous nous sommes rendus dans le petit atelier aménagé dans la remise du jardin où j'expérimente mes nouveaux produits. Twan a posé la main sur le billot et fermé les yeux. Au moment même où je réglais le couperet, quelqu'un m'a brutalement poussé le coude. « Le méchant vieux monsieur m'a volé mon amie ! » s'écria mon fils derrière moi. Le couperet s'était abattu, lui tranchant quatre doigts. Twan est tombé en avant sur la table en poussant un cri d'effroi. J'ai cherché aussitôt alentour un pot de poudre pour arrêter l'hémorragie, quand soudain mon fils a attrapé le pilon de fer posé sur la table et lui en a assené un violent coup derrière la tête.

Wang jeta un regard désespéré au juge. Puis, saisissant à deux mains le bord du bureau, il dit :

— Le clair de lune qui brillait dans sa chambre a réveillé mon garçon qui, regardant par la fenêtre, nous a vus, Twan et moi, aller dans la remise du jardin. La lune le met toujours dans des états seconds... Il ne savait pas ce qu'il faisait, Noble Juge ! Il est tellement doux en général, il...

Wang laissa sa phrase en suspens.

— Votre fils ne sera pas poursuivi, naturellement, monsieur Wang. Les malades mentaux ne tombent pas sous le coup de la loi. Monsieur Tao, ici présent, va vous conduire dans son bureau à côté, où vous allez me rédiger un rapport complet et détaillé sur l'organisation et les activités du réseau de contrebandiers en y ajoutant les noms et adresses de tous les agents que vous connaissez. À propos, monsieur Leng, le prêteur sur gages, en fait-il partie ?

— Oh, non, Excellence ! En quoi vous paraît-il suspect ? C'est mon voisin et je n'ai jamais...

— On m'a dit qu'il se rendait régulièrement à Tchiang-peï, l'une des bases principales de votre organisation.

— La femme de monsieur Leng est extrêmement jalouse, remarqua vivement Wang. Elle se refuse à ce qu'il prenne d'autres épouses. C'est pourquoi il a fondé un nouveau foyer à Tchiang-peï.

— Parfait. Eh bien, lorsque vous aurez signé et scellé le document dont je vous parlais, monsieur Wang, vous rédigerez aussi un rapport complet sur l'accident fatal de monsieur Twan. J'enverrai ce soir même ces deux documents à la capitale par porteur spécial. J'y joindrai une recommandation de clémence, soulignant que vous avez volontairement fourni les informations qui permettront aux autorités de démanteler le réseau. J'espère que cela aura pour effet de réduire considérablement la durée de votre détention. Quelle qu'elle soit, je tâcherai de faire en sorte que votre fils soit autorisé à vous rendre visite de temps en temps. Conduis monsieur Wang dans ton bureau, Tao Gan. Prépare-lui tout ce dont il aura besoin pour écrire, et donne des ordres stricts pour qu'on ne le dérange sous aucun prétexte.

Quand Tao Gan revint, il découvrit le juge Ti debout, face à la fenêtre ouverte, les mains derrière le dos. Il savourait la fraîcheur de l'air qui venait du petit jardin clos, planté de bananiers. Désignant la masse luxuriante des feuilles vertes, il dit :

— Regarde-moi ces splendides régimes de bananes, Tao Gan ! Elles viennent de mûrir. Demande donc au chef des sbires

de m'en apporter quelques-unes dans mes appartements privés afin que je puisse en donner aux gibbons demain matin.

Tao Gan acquiesça et son long visage s'éclaira d'un large sourire.

— Permettez-moi de vous féliciter, Excellence, pour...

Le juge Ti l'interrompit d'un geste.

— C'est grâce à ton intervention rapide et efficace que nous avons pu démêler aussi rapidement cette affaire complexe, Tao Gan. Je te présente mes excuses pour m'être montré un peu abrupt avec toi juste avant l'arrivée de monsieur Wang. Le fait est que je redoutais cette entrevue, car je ne déteste rien plus que de voir un homme se décomposer sous mes yeux-quand bien même s'agirait-il d'un criminel. Mais monsieur Wang s'est fort bien comporté. Son grand amour pour son fils lui a donné de la dignité, Tao Gan.

Le juge regagna son fauteuil, derrière son bureau.

— Je vais tout de suite écrire une lettre au sergent Hong à Tchiang-peï, pour l'informer que l'affaire de contrebande est résolue et qu'il peut rentrer dès demain, ainsi que mes deux autres lieutenants. Et tu peux donner les ordres nécessaires pour que l'on remette en liberté notre ami le prêteur sur gages. J'espère qu'il aura mis à profit ces quelques jours de détention pour réfléchir.

Le juge Ti saisit son pinceau, mais se ravisant soudain, il ajouta :

— À présent que nous avons travaillé ensemble sur une affaire, Tao Gan, je tiens à te dire que je serai enchanté de te garder désormais à mon service. Il ne me reste qu'un seul conseil à te donner pour ta future carrière d'enquêteur criminel : ne te laisse jamais guider par tes sentiments dans les affaires dont tu auras la charge. Cela est de la plus haute importance, Tao Gan, mais particulièrement difficile à appliquer. Je n'y suis pour ma part jamais parvenu.

FIN

Postface

EN CHINE, l'astronomie remonte à la plus haute antiquité. On croyait également que les étoiles avaient une influence sur la vie et le destin des hommes. On trouvera en page de garde une carte du zodiaque chinois, ainsi que l'explication des cycles sexagésimaux. Les douze signes du zodiaque y sont disposés autour des deux principes vitaux, le *yin* (le négatif, le féminin, l'obscurité) et le *yang* (le positif, le masculin, la lumière) et les huit trigrammes, *pakoua*. Le demi-cercle du centre symbolise l'interaction perpétuelle des deux principes *yin* et *yang*. Les huit trigrammes représentent les huit combinaisons possibles d'une ligne *yin* brisée et d'une ligne *yang* continue ; ces trigrammes constituent la base de l'antique *Livre des Mutations* (voir *The I Ching or Book of Changes*, traduit par Richard Wilhelm, avec une introduction de C. G. Jung, Londres, 1950). Selon l'astrologie chinoise, le caractère et la vie d'un individu sont analysés sur la base du signe cyclique sous lequel il est né, et autrefois aucun mariage ne se concluait avant qu'un examen comparatif des signes cycliques de l'année, de la date et de l'heure de naissance de chacun des partenaires n'ait assuré que le couple était bien assorti. Le juge Ti est né en 630, autrement dit en l'an VII-3, année du Tigre, appartenant à l'élément métal et placé sous l'influence de la planète Vénus. La date et l'heure de sa naissance n'ont pas été enregistrées. En ce qui concerne le luth à sept cordes (dont la forme rappelle celle du psaltérion) mentionné dans la seconde nouvelle, il faut savoir que les Chinois le considéraient comme l'expression la plus élevée de l'art musical classique, purement chinois ; il produit une musique douce et raffinée, entièrement différente de celle, par exemple, du théâtre chinois postérieur, grandement influencé par la musique de l'Asie centrale. En Chine, les bons luths anciens, *Kou-ch'in*, sont aussi prisés que nos Stradivarius européens, et là encore le secret des timbres excellents réside

dans la qualité des vernis de la caisse de résonance. Les connaisseurs datent l'époque de fabrication d'un luth ancien à la forme des petites craquelures du vernis qui apparaissent au cours des ans sur la laque. Les lecteurs intéressés par ce sujet passionnant pourront se reporter à mon ouvrage *The Lore of the Chinese Lute*, Monumenta Nipponica Monographs, Sophia University, Tokyo, 1940.

Robert Van Gulik